

junior



marabout

Henri Vernes

BOB MORANE

Les bijoux du maharajah



HENRI VERNES

BOB MORANE

LES JOYAUX DU MAHARAJAH



MARABOUT



I

Allongé paresseusement au fond d'un vélo-taxi, Bob Morane regardait défiler la foule bigarrée qui se pressait dans les rues de Calcutta.

Les heures les plus torrides de la journée étaient passées mais la chaleur étouffante, comme palpable, qui pesait sur la ville demeurait suffocante, et la repoussante odeur de vase montant des eaux paresseuses de l'Hoogly n'était pas pour arranger les choses. Chaleur et odeur se complétaient parfaitement pour rendre l'air de Calcutta irrespirable ; à chaque aspiration, on avait l'impression d'avaler une lampée de poix liquide.

La vie aventureuse de Bob Morane avait mené celui-ci sous tous les climats, sous toutes les latitudes, et son corps musclé, tanné par le soleil, durci par le froid, avait acquis une résistance à toute épreuve. Mais, au milieu de cette fournaise, le moindre mouvement se changeait en torture, et Bob se reprocha d'avoir décidé de faire une promenade dans les rues pittoresques de Calcutta, qui est probablement la ville la plus pouilleuse du monde et celle où la misère est à ce point atroce qu'on a l'impression qu'elle vous colle à la peau, comme une glu.

Il se consola, en se disant qu'après tout la vie n'était pas toujours rose et que le périple qu'il accomplissait à travers l'Inde et ses prestigieux monuments ne pouvait aller sans quelques petits ennuis. Heureusement, il y avait des compensations. Rien que la visite faite deux jours auparavant au fabuleux temple de Konorak, dont les proportions gigantesques l'avaient littéralement étourdi, valait à elle seule que l'on supportât les petits inconvénients de la chaleur et de la puanteur auxquelles, tout compte fait, on finissait par s'habituer.

Un coup de frein du vélo-taxi tira Bob de sa rêverie. Il était arrivé devant l'hôtel Impérial, où il était descendu la veille et qui

était l'un des rares où on pouvait se loger décentement dans la grande cité bengale.

Essuyant d'une main sale et brune son front ruisselant, l'Indien qui conduisait le véhicule lança à Bob, dans ce mauvais anglais qui, en Inde, cet immense pays où existent plus de deux cents idiomes différents, sert un peu d'espéranto :

— Vous arrivé, *sahib* !...

Avec effort, Morane s'arracha à la moiteur de son siège, régla le montant de la course en y ajoutant un pourboire princier qui lui valut aussitôt une courbette respectueuse, puis il pénétra dans le hall de l'hôtel.

Au passage, il prit sa clef au bureau de réception et s'engouffra dans l'escalier qu'il gravit jusqu'au premier étage, où se trouvait sa chambre. Il allait y entrer, songeant avec délice à une douche glacée qui lui semblait plus désirable que tous les trésors de la terre, quand soudain il sursauta, tandis que les traits de son visage se durcissaient.

— Au secours !

Ce cri, poussé par une voix de femme, venait d'une chambre voisine. Sans hésiter, Bob Morane se mit à courir dans la direction où avait retenti l'appel, quand soudain, à quelques mètres de lui à peine, une porte s'ouvrit pour livrer passage à un Indien en turban, aux vêtements duquel s'accrochait désespérément une jeune femme, qui visiblement employait toute sa force à retenir le fuyard.

Habitué à faire face aux situations les plus inattendues, Bob se rua au secours de l'inconnue qui continuait, avec une énergie peu commune, à freiner la fuite de l'homme.

Morane arrivait presque à hauteur de l'Indien, quand celui-ci, d'une secousse désespérée, parvint à se dégager pour s'apprêter à foncer dans le couloir. Déséquilibré par son propre élan, le Français parvint cependant à décocher un crochet du droit qui atteignit l'autre au menton et l'envoya rouler à terre. Pourtant, avant que Bob ait pu intervenir à nouveau, l'Indien se releva, faisant preuve d'une étonnante capacité de récupération, et il fonça vers le balcon qu'il atteignit en quelques bonds pour, enjambant la balustrade, se laisser tomber dans le jardin.

Revenu de sa surprise, Bob Morane s'était élancé aussitôt sur les talons du fuyard, mais tout ce qu'il put faire fut de suivre des yeux, de loin, l'homme qui détalait à toutes jambes à travers les massifs entre lesquels il disparut. Se rendant compte que tout espoir de le rejoindre était vain, Morane revint vers l'inconnue qui se tenait toujours dans l'embrasement de la porte.

Quel âge pouvait-elle avoir ? Assurément plus de vingt ans, mais moins de vingt-cinq. De taille moyenne, elle possédait la minceur gracieuse d'un mannequin de haute couture. Tout comme un mannequin d'ailleurs, elle portait avec grâce une élégante robe de *shantung* couleur abricot, rehaussée d'arabesques d'un bleu soutenu ; deux couleurs qui allaient bien, l'une avec sa peau de blonde, l'autre avec l'azur limpide de ses prunelles. L'ovale un peu allongé du visage était parfait, et si le front, un peu court et bombé, dénotait une certaine capacité d'entêtement, cette impression était atténuée par la bouche aux lèvres pleines, délicatement ourlées, à la moue un peu enfantine. Autour de ce visage, la chevelure formait comme un nuage d'or mousseux.

Encore un peu haletante de la lutte qu'elle venait de soutenir, l'inconnue remit de la main un peu d'ordre dans sa coiffure, tout en dévisageant Morane en silence.

Cette inspection dut se terminer à l'avantage du Français, dont les traits énergiques et ouverts, les yeux gris d'acier, la mâchoire volontaire, les cheveux noirs et drus attiraient inmanquablement la sympathie, car soudain la jeune femme sortit de son mutisme pour lancer :

— Voilà que je manque à tous mes devoirs en ne vous remerciant pas, monsieur. Vous n'avez pas hésité une seule seconde pour vous porter à mon secours.

Bob s'inclina légèrement, en protestant :

— La moindre des choses vraiment, miss... Et, puisque les circonstances ne nous ont pas permis de faire connaissance suivant les règles du protocole, permettez-moi de corriger cette incorrection du hasard et de me présenter : Bob Morane, pour vous servir...

Ils échangèrent une vigoureuse poignée de main, puis la jeune femme se nomma à son tour.

— Sandrah Clark, de Londres. Je voyage en touriste, comme vous-même sans doute ?

Tout en hochant affirmativement la tête, Bob Morane, qui possédait une sorte de sixième sens pour juger à la fois les gens et les situations, se demandait ce qui clochait dans la déclaration de Miss Clark. Il avait en face de lui une jeune et jolie Anglaise qui voyageait pour son plaisir et avait reçu la visite d'un rat d'hôtel. Quoi de plus banal ? Cependant, il sentait qu'il y avait un grain de sable quelque part, son instinct de batteur d'estrade le lui criait, et il savait d'expérience que cet instinct ne le trompait jamais, ou presque... Derrière le sourire creusant de deux fossettes le gracieux visage de la jeune fille, Bob flairait l'intrigue, voire le danger, ce danger qui l'attirait comme la seule odeur de la truffe enfouie sous terre attire le sanglier.

D'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent, Morane demanda :

— Connaissiez-vous cet intrus, miss ?

— Pas le moins du monde, répondit l'Anglaise en fronçant le sourcil. J'étais remontée chercher mon poudrier, quand j'ai surpris cet homme en train de fouiller mes bagages.

Les réponses de Miss Clark étaient à ce point spontanées et franches que Morane les aurait volontiers prises pour argent comptant. Cependant, il ne put se résoudre à rompre l'entretien, et il fit remarquer en riant :

— Vous ne manquez pas de courage en tout cas... À votre place, beaucoup de femmes se seraient évanouies ou auraient fui en criant au secours. Vous, au contraire, vous vous êtes jetée sur le voleur.

Une lueur de froide détermination brilla dans les beaux yeux de la jeune Anglaise.

— Je ne suis pas une mauviète, dit-elle d'une voix ferme, et ce n'est pas un vulgaire rat d'hôtel qui me ferait reculer.

— À propos, demanda Morane feignant l'indifférence, vous a-t-il volé quelque chose ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais... Je n'ai pas eu le temps de vérifier... De toute façon, je n'ai rien de bien grande valeur dans mes bagages, et d'ailleurs il n'a assurément pu trouver ce qu'il cherchait.

Aussitôt après avoir laissé échapper ces derniers mots, Miss Clark parut regretter de les avoir prononcés. Elle se mordit les lèvres, donnant nettement l'impression d'en avoir trop dit.

Son empressement à détourner la conversation devait fortifier Morane dans cette certitude.

— Mais que je suis sotte ! s'était-elle exclamée. Je vous tiens ici avec mes bavardages et je dois me changer pour le dîner. Encore merci de votre courageuse intervention, monsieur Morane.

Avant même que Bob ait pu ajouter une seule parole, elle lui décocha un sourire dont le moins qu'on eût pu en dire c'est qu'il était ensorceleur, et elle disparut dans sa chambre avec la soudaineté et la légèreté d'un esprit malin.

Durant quelques instants, Morane demeura immobile, à regarder rêveusement cette porte derrière laquelle venait de disparaître aussi subitement la troublante jeune femme, troublante non seulement à cause de sa beauté mais aussi du mystère qui l'entourait. Elle avait avoué que ses bagages ne contenaient rien pouvant exciter la cupidité d'un voleur ordinaire, mais cela ne signifiait-il pas, justement, que le sien ne l'était pas ? Oui était-il et que cherchait-il ? Quelle était cette chose qu'il n'avait pu trouver ?

Renonçant pour l'instant à trouver une réponse à ces questions, et se disant qu'après tout les secrets de Miss Clark ne le concernaient pas, Morane se détourna et, d'un pas rapide, regagna sa chambre, déjà repris tout entier par l'espoir d'une douche glacée qui le laverait de toute la moiteur, de tous les miasmes, de toute la crasse récoltés au cours de la journée à travers la cité de Kâli.

*

Les robinets ne laissaient couler qu'une eau qui se voulait fraîche mais qui, en réalité, se révélait d'une tiédeur écoeurante. Malgré cela, Bob Morane avait pris plaisir à s'octroyer une

douche et à changer de vêtements. Ce fut revêtu d'un élégant complet de Palm-Beach beige, mettant en valeur son athlétique carrure, qu'il fit son entrée dans le fumoir de l'hôtel encore presque désert à cette heure relativement peu avancée de la soirée.

Dans un coin, un garçon indien en veste blanche somnolait, comme écrasé d'avance par le labeur qu'il allait devoir accomplir. Seuls, quatre hommes étaient attablés au centre de la pièce et disputaient une partie de poker qui devait être acharnée, à en juger par les exclamations de joie ou de dépit qui fusaient à chaque instant de leur groupe. Pareil à quelque monstrueux insecte collé à un papier enduit de glu, un ventilateur aux larges palmes, accroché au plafond, vrombissait en brassant inutilement un air surchauffé qu'il ne parvenait pas à rafraîchir.

L'heure du dîner approchait, et la faim croissait en même temps. Pourtant, Bob s'était juré de prendre au sérieux son rôle de touriste désœuvré et, avec un conformisme cadrant peu avec son tempérament plutôt fantasque, il avait décidé d'envoyer des cartes postales à ses amis parisiens, et cela plus sans doute par nostalgie pour les bords de la Seine que par réel désir de donner de ses nouvelles.

Plein de ces bonnes résolutions épistolaires, Morane s'assit à une table, à l'écart des joueurs dont les annonces ponctuaient seules le silence, et il étala devant lui le paquet de cartes illustrées qu'il venait d'acheter.

Dans ses prospectus publicitaires, la direction de l'hôtel Impérial ne manquait jamais de vanter avec orgueil son installation d'air conditionné. Cette installation existait, certes ; mais il y a souvent loin du rêve à la réalité, et la chaleur accablante régnant dans le fumoir ne prédisposait pas à l'effort, même s'il s'agissait seulement d'écrire quelques mots sur des cartes postales.

Rapidement vidé de tout courage, Bob renonça momentanément et il se mit à observer les joueurs de poker qui continuaient, avec la même hargne, à manier leurs rectangles de carton.

La partie semblait de plus en plus animée et les enjeux importants. Machinalement, Bob Morane remarqua que quatre nationalités différentes s'affrontaient au cours de cette partie. « Le gros monsieur aux lunettes cerclées d'or est sûrement Américain, songea-t-il, tandis que son vis-à-vis a indubitablement vu le jour au pays du Soleil Levant. Le troisième, s'il a bien de la peine à garder son flegme légendaire, ne peut qu'être Anglais. Quant au quatrième... » Ce quatrième personnage avait retenu plus spécialement l'attention du Français. C'était un Indien habillé à l'européenne, avec une élégance un peu tapageuse, et que ses partenaires appelaient du nom d'Helbra. De taille moyenne, plutôt mince, il arborait un nez crochu dans une figure à la peau olivâtre, et ses yeux noirs brillaient, sous les longs cils pareils à des étamines, d'un éclat oblique et faux. Il parlait d'une voix douce, affable ; en un mot il était trop poli pour être honnête, et les éclairs de convoitise brillant dans ses prunelles, chaque fois que les mises s'amoncelaient sur la table, témoignaient d'une cupidité sans limite.

« Ce Helbra, songea encore Morane, a vraiment tout du faux témoin de comédie. Certes, ce genre de personnage peut avoir un charme comique dans un mélodrame, mais en rencontrer un semblable dans la vie réelle a beaucoup moins d'attrait... »

L'Indien gagnait avec régularité et, si les deux autres partenaires maintenaient tant bien que mal leurs positions, l'Anglais, au contraire, sortait constamment de sa poche des liasses de bank-notes qui venaient grossir le paquet de pièces et de billets placé devant Helbra.

Tout en gardant son air nonchalant, Bob continuait à suivre la partie d'un œil intéressé. Bien que ne jouant jamais lui-même, il avait côtoyé assez de tricheurs au cours de sa vie aventureuse pour se rendre compte que Helbra, peut-être avec la complicité de l'Américain et du Japonais, arrangeait savamment les cartes pour ne laisser aucune chance au Britannique.

La partie semblait avoir atteint son point critique et l'Anglais, qui avait relancé au maximum, demanda d'une voix un peu timide :

— Deux cartes...

Helbra, qui était le seul à avoir tenu, demanda trois cartes.

Alors l'Anglais poussa, vers le centre de la table, une impressionnante liasse de billets. Helbra semblait n'attendre rien d'autre. Lentement, l'air d'un chat jouant avec une souris, il ouvrit son jeu en éventail et, comme guidé par une soudaine impulsion, poussa en avant tout l'argent posé devant lui.

Une lueur d'égarement avait passé dans les yeux de l'Anglais, mais elle s'éteignit presque aussi vite. Sans hésiter davantage, il prit ses dernières bank-notes, les jeta sur la table et abattit ses cartes, montrant un carré de dames. Impassible, Helbra étala son jeu à son tour et annonça, d'une voix légèrement narquoise :

— Carré d'as...

Pendant un moment, Morane eut l'impression que le perdant allait s'abattre, frappé à mort par ce coup du sort, mais il n'en fut rien, car l'Anglais se contenta de chanceler légèrement, pour ensuite, avec un air très digne, démenti par son visage passé au rouge brique, se lever et, après un bref salut de la tête aux trois joueurs, quitter la table, puis le fumoir, d'un pas à la fois raide et mal assuré.

Cette intéressante partie de poker semblant terminée, Bob n'avait plus aucune excuse pour continuer à couper court à la corvée cartes postales. En soupirant, il redécapuchonna son stylo mais, au moment où il en posait la plume sur une carte, une mince silhouette s'interposa entre la table et la lumière d'un lampadaire qui l'éclairait. Bien décidé à rabrouer l'intrus qui se croyait aussi transparent que le cristal, Morane releva la tête, lentement avec l'expression hargneuse d'un chien qui s'apprête à mordre. Helbra était devant lui. Il s'inclina avec une obséquiosité allant fort bien avec son personnage et il demanda en un anglais assez correct, mais non dépourvu d'accent :

— Cela vous tenterait-il de faire le quatrième au poker, sir ? Nous ne sommes plus que trois à présent que cet honorable gentleman nous a quittés.

Avec mauvaise humeur, Bob Morane secoua la tête et dit d'une voix brève :

— Je vous remercie. Je ne joue pas.

Le Français s'interrompt et sourit d'un sourire qu'il voulait à dessein féroce et continua :

— Et puis, j'ai bien trop de chance. Autant vouloir jouer avec quelqu'un qui a des cartes dans sa manche que contre moi. C'est perdu d'avance...

Helbra ne parut pas avoir entendu cette remarque narquoise. Sa voix mielleuse se fit insinuante quand il insista :

— Un dollar maximum d'ouverture, ce n'est pas le Pérou... Peut-être que, dans ces conditions, un poker...

L'Indien n'eut pas le loisir de continuer, car Bob l'interrompt.

— Rien à faire... Je vous répète que je ne joue pas.

De conciliant, le ton d'Helbra se fit dédaigneux.

— Avez-vous si peur de perdre votre argent ? interrogea-t-il.

Bob ne se sentait pas d'humeur à discuter avec un inconnu, surtout s'il lui était aussi peu sympathique que le dénommé Helbra. Pourtant il ne crut pas utile de se fâcher, du moins pas encore, et il préféra continuer à employer le ton badin.

— Mais non, mais non, je n'ai pas peur de perdre mon argent, mais plutôt de gagner le vôtre, voilà tout... Croyez-moi, vous en aurez besoin pour vos vieux jours.

Comprenant qu'il ne parviendrait pas à convaincre l'Européen, Helbra n'insista plus et se contenta de lancer encore :

— Enfin, si vous vous sentez l'envie de jouer, je me tiens à votre disposition. Ne l'oubliez pas.

D'un geste désinvolte de la main, Bob fit mine d'écarter l'importun.

— J'y penserai le jour où je serai vraiment à sec, dit-il, et où j'aurai besoin de me constituer un petit magot... Mais vous faites de l'ombre sur mes cartes postales, mon vieux... Vous avez tort de vous croire aussi limpide que le cristal et de faire trop confiance à ma patience, qui est fort limitée, croyez-le.

Ainsi congédié, l'Indien dut comprendre qu'il serait dangereux d'insister, il lança un regard furieux à Bob et lui tourna le dos. Le Français le regarda s'éloigner, puis, débarrassé de l'importun, il se mit à remplir rapidement quelques cartes postales pour se lever ensuite et aller les confier au portier qui

montait la garde dans le hall. Il se rendit compte alors qu'il avait faim et gagna aussitôt la salle à manger où déjà une dizaine de convives étaient installés sous le grand *punka* électrique.

Mais la première personne que Morane devait apercevoir n'était autre que Sandrah Clark, installée seule à une table, un peu à l'écart. Certes, une heure plus tôt, elle l'avait quitté un peu brusquement sur une question trop précise qu'il lui avait posée, mais cela ne l'empêchait pas à présent d'adresser au nouveau venu son *Hello* le plus cordial et de l'inviter d'un signe de la main à venir prendre place à sa table.

Devinant qu'un repas pris en compagnie d'une aussi exquise compagne – et mystérieuse avec ça ! – ne serait pas trop désagréable, Morane n'hésita guère. Il traversa la salle et vint s'incliner devant Miss Clark qui, du geste, le convia à prendre place en face d'elle. Il s'assit et le dîner se passa à échanger des banalités mondaines, tandis que Bob, intrigué, se demandait pourquoi la jolie Anglaise tenait tellement à ce dîner en tête à tête. Il était possible qu'elle le trouvât séduisant, tout simplement, mais elle pouvait également avoir des raisons moins simplistes. C'était d'ailleurs vers cette dernière explication que Bob penchait, car, au cours de la conversation, la jeune fille ne devait jamais cesser un seul instant de faire preuve d'une certaine fébrilité ou même d'inquiétude.

Quand le dessert fut expédié, Miss Clark se pencha soudain vers son compagnon, pour murmurer, si bas que ce fût à peine s'il put entendre :

— Il faut que je vous parle, Bob... J'ai une confidence à vous faire.

Morane sourit intérieurement « Eh, eh ! songea-t-il. « Bob », comme si on se connaissait depuis toujours. Vraiment, cette charmante petite a l'air de savoir que l'on n'attire pas les mouches avec du vinaigre... »

— Je vous écoute, Sandrah, dit-il gravement et en lui rendant à dessein prénom pour prénom.

L'Anglaise regarda autour d'elle comme si elle s'attendait à être épiée, puis elle lança vivement :

— Pas ici, Bob, pas ici... Des oreilles indiscrètes pourraient surprendre notre conversation... Allons plutôt dans le jardin, voulez-vous ?

Bob acquiesça.

— Allons-y, Sandrah, dit-il.

Comme ils se levaient tous deux, elle lui glissa à nouveau :

— Offrez-moi votre bras, Bob. De cette façon, il paraîtra plus naturel que nous désirions aller prendre un peu de frais dans le jardin.

Elle le regarda de côté, sourit, battit des paupières et ajouta sur un ton de confiance :

— ... comme des amoureux...

« Comme des amoureux, songea Morane. Bien sûr... Mais ce n'est pas une raison, mon petit Bob, parce qu'on te met du miel sur la langue qu'il faut oublier d'ouvrir l'œil et le bon. Un coup de poignard est aussi vite donné qu'une parole tendre... »

Sandrah accrochée au bras de son compagnon, les deux jeunes gens quittèrent la salle à manger, mais pendant qu'ils s'éloignaient, Helbra qui avait pris place au fond de la salle à manger les suivit longuement d'un regard lourd de colère qui, si Morane l'avait surpris, n'aurait pas manqué de lui donner à penser que l'Indien n'avait pas digéré son refus de jouer en sa compagnie une petite partie de poker truquée.

II

S'étant immobilisée contre la balustrade de la terrasse dominant les jardins, Sandrah Clark avait, d'un geste impulsif, saisi la main de Bob Morane. En même temps, elle plongeait les regards de ses admirables yeux bleus dans ceux de son compagnon, et elle dit d'une voix douce, dont l'intonation n'était certes pas dépourvue d'une intention précise de charmer :

— Pardonnez-moi de vous avoir quitté si brusquement tout à l'heure, à la porte de ma chambre. Dans la situation où je me trouve, il me faut voir des ennemis partout, et je ne pourrais jamais faire preuve de trop de prudence...

Morane n'était pas de ceux-là qu'une pression de main, un coup d'œil enjôleur et des paroles prononcées sur un ton de confiance troublent jusqu'à leur en faire perdre la tête. Certes, Sandrah était jolie et elle avait tout pour plaire au célibataire qu'il était. Pourtant, comme en toute circonstance plaisante ou tragique, il gardait la tête froide, se contentant de poser sur la jeune Anglaise ses yeux gris d'acier où il eût été difficile de lire un sentiment quelconque.

— Sans doute avez-vous vos raisons de vous méfier de tout le monde, dit-il. Mais pourquoi, il y a quelques heures, me claquiez-vous la porte au nez, juste après que je vous eusse apporté mon aide, pour, à présent, m'appeler à votre secours ?

La voix de Morane était dure, et chaque syllabe tranchait comme un couperet. Miss Clark dut comprendre qu'elle ne réussirait pas dans ce cas avec le seul coup du charme, que l'homme qui était devant elle savait lire dans les cœurs et que le sentiment qu'il appréciait sans doute le plus était la sincérité. Elle changea donc de tactique, et ce fut d'une voix plus modeste, avec un sourire moins chargé de séduction qu'elle répondit :

— Il y a quelques heures, je ne savais pas qui vous étiez. Dans mon émoi, quand vous vous êtes présenté, c'est à peine si j'ai entendu votre nom et, tout d'abord, j'ai cru que vous

apparteniez à la bande de mes ennemis et que votre intervention faisait partie d'une mise en scène destinée à endormir ma méfiance. Après coup seulement, j'ai compris qui vous étiez, car j'avais déjà entendu votre nom auparavant, lu vos exploits dans la presse ; et j'ai compris qu'il était impossible que vous fassiez cause commune avec mes adversaires. C'est pourquoi j'ai décidé de me confier à vous, car j'ai désespérément besoin d'aide... Mais ne demeurons pas ici. Allons plutôt dans le parc. Nous y serons plus à l'aise pour parler.

Sans prononcer une seule parole, Morane offrit à nouveau son bras à la jeune fille, et tous deux se mirent à descendre à pas lents l'escalier menant de la terrasse aux jardins.

Depuis longtemps déjà, le soleil était couché, et la nuit s'était faite bleue et marquée d'étoiles. Un peu partout, les fleurs des bougainvillées marquaient la pénombre de taches mauves et roses du plus plaisant effet.

Bob s'arrêta au pied d'un grand manguier et dit doucement :
— Je vous écoute, Sandrah...

Elle leva vers lui ses grands yeux clairs, comme si elle lui était reconnaissante de l'avoir ainsi appelée par son prénom. Mais, tandis qu'ils se regardaient en silence, un Indien vêtu de sombre traversait la terrasse pour aller s'accroupir à l'abri de la balustrade, où il demeura aux aguets. Comme si un secret instinct l'avait avertie de cette présence, Miss Clark leva les yeux, mais elle n'aperçut pas l'homme qui se confondait avec les ténèbres. Rassurée, elle commença son récit :

— Voyez-vous, Bob, je ne suis pas une simple touriste, mais l'envoyée d'un joaillier de Londres, et je dois prendre secrètement livraison des bijoux du Maharajah Zoar Khan, qui règne – ou plutôt régnait – sur le royaume de Badhapur.

— Pourquoi secrètement ? s'étonna Bob.

— Parce que le Maharajah, qui a de pressants besoins d'argent, est contraint de vendre une partie de son trésor, et que certains de ces bijoux font partie du patrimoine du royaume.

— Je ne comprends toujours pas, dit Morane.

— Laissez-moi vous expliquer... Il y a, à Badhapur, un parti extrémiste qui veut prendre le pouvoir par la force et affranchir l'État du contrôle de l'administration centrale de New Delhi. Ce

parti, dont les membres se font appeler Frères de Vichnou, voudrait entraîner derrière lui le peuple de Badhapur, mais pour cela les conjurés ont besoin du Soleil de Vichnou, un bijou serti d'émeraudes et de diamants qui fait partie du lot des bijoux vendus. Si les conjurés pouvaient s'emparer de ce bijou, ils n'auraient pas grand peine à convaincre la population, qui est superstitieuse et fort arriérée, que les dieux sont avec eux. Ainsi fanatisé, le peuple se révolterait, le Maharajah serait chassé, ou massacré, et l'unité de l'Inde tout entière peut être remise en question.

Cette fois, Bob Morane avait laissé parler sa compagne sans l'interrompre. Quand elle se tut, il objecta :

— Je ne vois pas très bien pourquoi vous seriez en danger maintenant, Sandrah ? Si j'ai bien compris, les bijoux ne sont pas encore en votre possession, et les Frères de Vichnou ne doivent pas l'ignorer. Dans ce cas, l'inconnu surpris dans votre chambre pourrait fort bien n'être qu'un vulgaire cambrioleur.

— Sûrement pas, protesta l'Anglaise. Je sais très bien ce que cherchait ce mystérieux visiteur et je sais aussi qu'il n'a pas trouvé ce qu'il cherchait, car cet objet le voici.

Du doigt, Sandrah Clark désignait un bijou de peu de valeur agrafé à son corsage : un clip en strass représentant un éléphant entouré d'un cercle de faux rubis.

— Un envoyé du Maharajah doit m'apporter les bijoux, continua-t-elle, et c'est grâce à ce clip qu'il pourra m'identifier sans crainte de se tromper. Le marché entre le joaillier de Londres, dont je suis la représentante, et Zoar Khan, a été conclu dans le plus grand secret, je vous l'ai dit, mais les Frères de Vichnou sont partout et ils ne reculeront devant rien pour s'approprier le Soleil qui, seul peut-être, peut les aider à conquérir le pouvoir.

Du bout du doigt, négligemment, Bob caressait l'éléphant de strass.

— N'est-il pas dangereux de porter ce clip ainsi, au vu et au su de tout le monde ? interrogea-t-il.

Elle secoua la tête.

— Je ne le pense pas. Les Frères de Vichnou savent sans doute que l'envoyé du Maharajah et moi avons convenu d'un

signe de reconnaissance, mais ils ignorent lequel ; c'est pour ce motif qu'ils ont fait fouiller ma chambre de fond en comble, dans l'espoir de découvrir un indice quelconque. La meilleure façon pour moi d'égarer leurs soupçons est encore d'agir comme je le fais.

Soudain, les yeux de la jeune fille se firent implorants.

— Vous allez m'aider, n'est-ce pas, Bob ? Vous allez m'aider, n'est-ce pas ?

Chaque fois que Morane décidait de prendre tranquillement quelques semaines de vacances, un destin malicieux voulait qu'il trouvât sur son chemin soit une jeune fille en détresse, soit une veuve éplorée, en butte à toutes les embûches de l'existence. Certes, Bob Morane aimait l'aventure mais celle-ci le lui rendait bien, car elle venait à lui comme le fer vient à l'aimant.

D'ordinaire, Bob mettait toute son énergie à préserver ses rares jours de détente et il se refusait à se laisser convaincre, mais les yeux bleus de la jolie Sandrah Clark avaient un si grand pouvoir de séduction qu'il ne balança pas un instant et décida de mettre toutes ses ressources au service de sa délicieuse compagne. Il lui tendit la main et dit d'un ton déterminé :

— J'accepte Sandrah. Si les Frères de Vichnou s'entêtent à vous chercher des ennuis, ils devront compter avec moi, croyez-le, et je suis de taille à me défendre... et à vous défendre surtout...

La ride d'anxiété qui barrait le front de l'Anglaise s'effaça comme par enchantement et elle lança avec un accent de triomphe :

— J'étais certaine que vous accepteriez ! J'en étais certaine.

— Et vous avez eu raison, approuva Bob. Désormais, pas une seule seconde je ne cesserai de veiller sur vous, et si vos ennemis font les méchants...

Il s'interrompit, pour reprendre presque aussitôt :

— Mais il est temps, à présent, que nous nous séparions, si nous ne voulons pas attirer l'attention.

— Vous avez raison, Bob.

Elle lui tendit la main et il la tint un moment serrée dans sa patte rude.

— À demain, Sandrah... Passez d'abord. Dans quelques secondes, je vous suivrai. Je répète qu'il vaut mieux désormais que l'on ne nous aperçoive pas ensemble.

Elle se détourna et, rapidement, gagna l'escalier, tandis qu'il la suivait du regard. Elle gravit les marches et prit pied sur la terrasse, mais déjà l'Indien, qui n'avait cessé de les épier et qui, sans doute, avait surpris le plus gros de leur conversation, s'était éclipsé aussi silencieusement qu'il était venu.

*

Après avoir erré durant quelques minutes parmi les massifs du parc, tout en repassant dans sa mémoire les détails de l'étrange conversation qu'il venait d'avoir avec Miss Clark, Bob avait regagné sa chambre. Il fut saisi par la tentation de se coucher immédiatement, mais ses vêtements étaient moites de transpiration et il décida de passer dans sa salle de bains pour y prendre une bonne douche, aussi glacée que possible.

Un peu rafraîchi par ces ablutions, il revêtit un peignoir et passa dans sa chambre. À tâtons, il chercha le commutateur et une lumière crue inonda la pièce.

Certes, le Français était d'un courage à toute épreuve, mais le spectacle qui s'offrit à ses regards devait le figer sur place : à deux mètres de lui à peine, un énorme serpent balançait doucement la tête, prêt à frapper à tout moment. Machinalement, Bob avait refermé la porte de la salle de bains derrière lui, convaincu qu'il venait de bloquer la seule issue possible.

Il était seul et désarmé en face du dangereux reptile, à la taille duquel, comme aussi au large capuchon déployé en raquette et sur lequel les écailles dessinaient grossièrement une forme de lunettes, Bob avait reconnu le plus terrible des serpents de l'Inde : l'hamadryade, ou cobra royal, dont la morsure ne pardonne pas.

En face du danger, Bob Morane conservait toujours un merveilleux sang-froid, qui lui avait permis déjà de se tirer de situations désespérées. Avec sa promptitude d'esprit habituelle,

il arracha une tenture et, muni de ce bouclier improvisé, fit face courageusement à son adversaire.

Déjà, d'une détente plus rapide que l'éclair, lançant un léger sifflement, le serpent s'était projeté en avant. D'un geste précis, Bob jeta la tenture, à la façon d'un épervier, sur le cobra qui, son élan brisé, retomba sur le plancher, pour se débattre avec fureur, aveuglé et captif sous la lourde tenture. Se ruant sur une de ses valises, Morane l'ouvrit et en tira un revolver.

Trois coups de feu claquèrent, et le monstrueux ophidien, après quelques soubresauts rageurs, demeura définitivement immobile sous l'épais tissu qui continuait à l'enserrer.

Tandis que Bob essuyait, du revers de la main, son front ruisselant de sueur, des pas précipités retentissaient dans le couloir. La porte de la chambre s'ouvrit brutalement et deux domestiques indiens, auxquels s'étaient joints quelques pensionnaires de l'hôtel, firent irruption dans la pièce. Le revolver encore fumant au poing, Bob expliqua en quelques mots ce qui s'était passé et ordonna à l'un des domestiques d'emporter le cadavre du reptile.

Quand l'émotion provoquée par les coups de feu se fut apaisée et que chacun eut regagné sa chambre, Morane s'avança dans le couloir, pour y remarquer la présence de Sandrah Clark qui, les yeux encore agrandis par l'épouvante, se précipitait vers lui pour demander, d'une voix troublée par l'émotion :

— Que s'est-il passé au juste, commandant Morane ?

Narquoisement, Bob fit remarquer :

— Vous m'appeliez Bob tout à l'heure, si j'ai bonne mémoire...

La jeune Anglaise lança un regard admiratif à cet homme capable de garder une si belle insouciance alors qu'il venait, quelques minutes plus tôt à peine, de frôler la mort, et ce fut avec soumission qu'elle répéta :

— Que s'est-il passé... Bob ?

Morane glissa dans la poche de son peignoir le revolver, qu'il n'avait pas lâché, et il répondit avec désinvolture :

— J'ai été jaloux de vous, Sandrah, et j'ai voulu, moi aussi, recevoir une petite visite imprévue. Je vous avoue bien

volontiers que j'aurais mieux aimé avoir affaire à un cambrioleur qu'à cet affreux reptile.

— C'était un serpent venimeux ? s'enquit Miss Clark.

— Venimeux ? fit Bob avec un sourire. Vous tombez dans l'euphémisme, petite fille. Toute la famille des cobras est caractérisée par son mauvais caractère, et l'hamadryade est toute une fabrique de poison à lui seul. Si vous êtes mordue, vous n'avez pas le temps de faire votre testament. La mort, due à la paralysie des centres nerveux, est presque instantanée.

— Mais comment cet animal a-t-il pu pénétrer dans votre chambre ? s'étonna Miss Clark.

— Je l'ignore... Pourtant, dans ce pays où tous les serpents sont sacrés, et où les Indiens évitent de les tuer, comme s'il s'agissait d'un crime, pas étonnant qu'ils pullulent et qu'on en trouve dans tous les coins... L'ennuyeux, c'est que j'ai mis tout l'hôtel en émoi. J'aurais préféré demeurer dans l'ombre, car je vous protégerais plus efficacement en évitant d'attirer l'attention sur moi.

Tout en écoutant, Miss Clark était entrée dans la chambre de Morane. Soudain, elle poussa une exclamation.

— Bob, regardez donc !

L'interpellé vit, à son tour que le bas de la moustiquaire en fine toile métallique garnissant l'une des fenêtres avait été grossièrement découpé, et que le trou ainsi pratiqué se révélait assez large pour livrer passage à un animal souple et agile, comme un chat par exemple.

« ... ou un cobra royal », songea Morane sans devoir accomplir de grands efforts pour parvenir à cette conclusion.

III

« Ainsi, avait murmuré pensivement Morane, le cobra a été introduit à dessein dans ma chambre, par un inconnu qui voulait ma mort. Eh bien ! on ne perd pas de temps chez les Frères de Vichnou ! »

— Croyez-vous que ce serait parce que je vous ai demandé de m'aider qu'on a essayé de vous assassiner ? demanda Miss Clark.

— Si je le crois... J'en suis même certain. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure.

— Comment ont-ils pu savoir... ?

Avec insouciance, Bob haussa ses larges épaules.

— Les murs de cet hôtel doivent avoir des oreilles. Cela nous apprendra à nous méfier désormais de tout le monde.

— Mais pourquoi s'attaquer à vous plutôt qu'à moi ? interrogea Sandrah.

— Faut pas être grand clerc pour comprendre... Ils ont découvert, je ne sais comment, que nous avons conclu un pacte d'entraide mutuelle et ils ont craint que mon intervention ne leur nuise. La meilleure manière de m'empêcher de fourrer le nez dans leurs affaires, c'était encore de me faire disparaître.

— Mais pourquoi pas moi ?

— Vous, Sandrah, n'avez absolument rien à craindre, puisque les Frères de Vichnou ne savent pas à quel signe l'envoyé du Maharajah doit vous repérer. Ils commettraient la plus insigne des folies en vous supprimant, puisque en même temps ils supprimeraient toute possibilité de parvenir jusqu'au porteur des bijoux... à moins que...

Comme Bob hésitait à terminer sa phrase, Miss Clark répéta vivement :

— À moins que ?

Lentement, pesant bien ses mots, Morane enchaîna sur sa pensée :

— À moins qu'ils n'aient surpris notre conversation de ce soir dans le jardin. Dans ce cas, votre vie serait également en danger, puisque vous m'avez montré le clip devant servir à vous faire reconnaître.

— Ne vous tracassez pas pour moi, lança l'Anglaise avec détermination. Je suis capable de me défendre et je le prouverai à ces bandits. Mais vous, Bob, promettez-moi d'être prudent.

— Être trop prudent est parfois faire montre d'une grande imprudence, répliqua Bob. Cependant, pour l'instant, je ne vois rien d'autre à faire qu'attendre l'ennemi, le laisser attaquer pour qu'il se découvre, puisque nous ignorons exactement sous quel masque il se cache. Maintenant, ma petite Sandrah, permettez-moi de vous reconduire jusqu'à votre chambre.

— Craignez-vous qu'il ne m'arrive quelque fâcheuse aventure dans les couloirs de cet hôtel ? demanda la jeune fille avec une moue un peu moqueuse.

— Le danger est partout, dit gravement Bob Morane. Peut-être vous en apercevrez-vous plus tôt que vous ne le pensez.

Il saisit le bras de Miss Clark, et ils cheminèrent en bavardant tout le long du couloir. Devant la porte de la chambre de l'Anglaise, Bob lança d'une voix pressante :

— Tenez-vous sur vos gardes, Sandrah, car il est difficile de prévoir quand viendra l'attaque et d'où elle viendra !

Il demeura un instant silencieux, à considérer sa compagne puis, emprisonnant dans sa main musclée le frêle poignet de la jeune fille, il répéta :

— Tenez-vous sur vos gardes, Sandrah, je vous en conjure. Fermez votre porte au verrou et n'ouvrez à qui que ce soit... Je me trompe peut-être, mais je vous crois en danger. En très grand danger...

Miss Clark était la digne descendante de ces hardis Britanniques qui, il n'y avait guère, étaient encore les maîtres de l'Empire des Indes. Aussi refusa-t-elle de prendre la chose au tragique, et ce fut en badinant qu'elle répondit :

— Vous n'allez tout de même pas monter tout un drame autour de ma modeste personne ?... Qu'est-ce que cela pourrait bien vous faire après tout si je mourais ?

— Il n'est pas nécessaire de connaître quelqu'un depuis longtemps pour l'estimer, répliqua Bob. J'aime votre cran, petite fille, et je vous assure que je serais le plus désolé des hommes s'il vous arrivait malheur.

Avec un petit rire qui découvrit deux rangées de dents parfaites, Sandrah répliqua :

— Allons, Bob, vous ne faites vraiment pas mentir la réputation des Français. Personne au monde ne sait, comme eux, tourner le madrigal.

— Il ne s'agit pas là de madrigal, Sandrah, croyez-le.

Bob attira à lui la main blanche de l'Anglaise, et il effleura des lèvres les ongles roses, taillés en amandes.

— Au revoir, Sandrah. Bonne nuit, et à demain.

— Bonne nuit, Bob. Et n'oubliez pas que, s'il vous arrivait quelque chose, je serais très malheureuse, moi aussi.

Encore sous l'emprise du charme de la jeune Anglaise, Morane s'apprêtait à regagner sa chambre, quand il aperçut, sur le pas d'une porte voisine, Helbra qui le dévisageait en ricanant. « Décidément on le voit beaucoup trop celui-là ! » songea Bob. Agacé, il se laissa aller à une soudaine impulsion et il se dirigea vers l'Indien pour, se plantant devant lui, demander sur un ton agressif :

— Vous manque-t-il quelque chose, l'ami ?

Feignant la surprise, Helbra laissa retomber à demi ses lourdes paupières sur ses yeux aux regards obliques.

— Non, il ne me manque rien, répondit-il. Ce n'est tout de même pas un crime de regarder quelqu'un qui ne joue pas aux cartes... Notez que je persiste à vous croire joueur.

— Cela arrive à tout le monde de se tromper, dit Bob avec une nuance de défi dans la voix.

— Bien sûr, admit Helbra. Tout le monde peut se tromper... C'est ainsi que l'on peut croire avoir affaire à un paisible voyageur alors qu'il en va tout autrement et que l'on se trouve en réalité en présence d'un redoutable aventurier... dans le bon sens du mot, bien entendu.

— Cela arrive en effet, reconnut Bob qui contenait mal son envie de corriger l'insolent personnage. Les gens sont si mystérieux !... Vous-même, après tout, pourriez bien être autre

chose qu'un inoffensif habitué des grands palaces internationaux...

Toujours impassible, l'Indien lança à Morane un regard sournois.

— Que voulez-vous dire ?... Je n'aime pas les devinettes.

— Moi je les adore, au contraire... Je ne suis vraiment heureux que quand j'ai trouvé la solution à l'une d'elles... Que voulez-vous, je suis ainsi fait, et il faut me prendre comme je suis.

— Il est souvent dangereux de se mêler des affaires des autres, menaça Helbra d'un ton doux et tendre.

Morane crut bon de répondre menace pour menace, et il haussa la voix d'un ton, pour dire :

— Dangereux ou non, je fais ce qui me plaît... Mieux vaut que vous n'ayez jamais l'occasion de vous en souvenir.

Plantant là son interlocuteur, Bob tourna les talons et se dirigea, sans se presser, vers sa chambre, tout en se demandant qui pouvait être ce peu sympathique individu, et pourquoi il se manifestait toujours sans qu'on le sonne ?

Qui était donc au juste ce Helbra ? Un simple écumeur d'hôtels comme il y en a tant ? Un vulgaire petit tricheur, toujours à l'affût de victimes à plumer, doublé d'un casse-pied d'envergure ?... Ou bien avait-il partie liée avec les Frères de Vichnou ?

Bob aurait aimé trouver une réponse à cette dernière question mais, pour cela, dans l'état actuel des choses, il lui aurait fallu être devin.

Tout en continuant à marcher vers sa chambre, le Français secoua les épaules en signe d'indifférence. Il sourit et murmura :

— La prochaine fois, quand je voyagerai, j'emporterai ma boule de cristal. Cela peut toujours servir...

*

Étendu en pyjama sur son lit, dans l'obscurité, Bob Morane réfléchissait à présent à cette aventure à laquelle, une fois de plus, le hasard le mêlait. La température demeurait étouffante et de fines gouttelettes de sueur perlaient à ses tempes. Au

plafond, les palmes du ventilateur tournaient sans arrêt, mais elles ne faisaient que déplacer l'air surchauffé, et Bob n'y trouvait aucun réconfort.

Bien qu'il essayât de la chasser, la même question lui revenait sans cesse à l'esprit. Quel rôle pouvait bien jouer Helbra dans toute cette affaire ? Car, enfin, Bob connaissait Miss Clark depuis quelques heures à peine et, déjà, les Frères de Vichnou s'acharnaient contre lui. Ils avaient donc au moins un espion dans la place, qui les avait épiés, la jeune fille et lui, et cet espion pouvait être Helbra.

De toute façon, l'affaire devenait aussi palpitante que périlleuse, et Morane envisageait avec un certain soulagement l'arrivée très prochaine de son inséparable ami Bill Ballantine qui, s'ennuyant dans son vieux manoir d'Écosse, parmi ses élevages de poulets, avait décidé de venir le rejoindre à Calcutta. À deux, ils seraient assurément mieux armés pour contrer les adversaires de la toute charmante Sandrah Clark.

Se gardant de faire le moindre geste, Bob demeurait cependant accablé par la chaleur et, même s'il l'avait voulu, il ne serait pas parvenu à trouver le sommeil dans cette chambre transformée en étuve. Mais il n'avait nullement l'intention de fermer l'œil car, à en juger par la rapidité d'action dont, jusqu'ici, avaient fait preuve les Frères de Vichnou, il supposait que la nuit ne manquerait pas de lui réserver quelque nouvelle surprise.

Lentement, les heures s'écoulèrent, monotones parce que sans histoire. De temps à autre, Bob jetait un regard au cadran lumineux de son bracelet-montre. À trois heures du matin, il commençait à croire que ses ennemis lui laisseraient un peu de répit, quand un léger crissement attira son attention. Cela venait de la fenêtre, de l'endroit précis où, quelques heures auparavant, on avait découpé la moustiquaire pour introduire le cobra royal dans la chambre.

Avec l'agilité silencieuse d'un chat sauvage, Bob se laissa glisser à bas de son lit, pour guetter le visiteur nocturne, en train selon toute probabilité d'agrandir le trou de la moustiquaire. Et il le faisait avec une telle habileté que c'était à

peine si l'oreille exercée de Morane percevait le léger bruit du couteau mordillant la toile métallique.

Soudain, la moustiquaire bougea imperceptiblement, puis se souleva. Dans la semi-obscurité, Bob Morane distingua la silhouette d'un homme qui pénétrait dans la pièce en braquant un revolver, sur le canon duquel jouait un rayon de lune. Lentement, le visiteur nocturne pointa son arme vers le lit où Bob avait eu, en se couchant la prévoyance de simuler la présence du corps humain à l'aide de couvertures savamment disposées, et une série de « plof » étouffés retentit, faisant songer à des bouteilles de champagne discrètement débouchées par un maître d'hôtel de haut style.

Tout en bénissant le Ciel que son agresseur ait eu la bonne idée de munir son revolver d'un silencieux – car il ne se voyait pas expliquant, pour la deuxième fois en quelques heures, à tous les clients de l'hôtel, pourquoi des coups de feu avaient été tirés dans sa chambre –, Bob ne demeurait pas inactif. Il avait empoigné sur la table de nuit un appareil photographique accouplé à un flash – le tout préparé à cette intention – et l'avait braqué dans la direction du tireur. Quand ce dernier eut vidé son chargeur, Morane pressa le déclencheur de l'appareil et l'éclair du flash jaillit, illuminant la pièce pendant une fraction de seconde. Surpris, le tueur recula, repassa par l'ouverture de la moustiquaire, pour être aussitôt avalé par les ténèbres du dehors.

L'appareil photographique dont le Français venait de faire usage était un Polaroid, qui permet d'obtenir un cliché développé et imprimé en quelques secondes.

Dix secondes plus tard exactement donc, Bob était en possession d'une photo parfaitement nette, du format de 8 cm 1/2. Elle représentait un Indien en turban qui, le corps à demi engagé dans la chambre, braquait un lourd revolver muni d'un silencieux.

Pourtant, Morane eut beau étudier soigneusement la physionomie de son agresseur, il fut bien obligé de convenir qu'il ne l'avait jamais vu. En tout cas, il ne s'agissait pas d'Helbra. Mais ce que Bob ignorait c'était que, s'il ne connaissait pas l'Indien, ce dernier le connaissait bien lui, puisqu'il avait,

peu de temps auparavant, épié sa conversation avec Miss Clark dans les jardins de l'hôtel. Cela, Morane ne pouvait que l'ignorer car, comme on le sait, il n'était pas devin et, de toute façon, on s'en souviendra, il avait oublié d'emporter sa boule de cristal.

Heureux cependant de posséder ce précieux indice, Bob enferma la photo à clef dans un tiroir et se recoucha. Persuadé d'en avoir fini avec ses ennemis pour cette nuit-là, il sombra aussitôt dans un profond sommeil, au cours duquel il rêva pêle-mêle, d'Indiens à lunettes, de serpents à nez crochus, d'une partie de poker au cours de laquelle Helbra le plumait avec la conscience d'un marmiton de grande maison. Quant à Sandrah Clark, si elle passa dans ces songes, ce fut seulement sous la forme d'un fantôme fugace, ce qui laissait à penser qu'elle n'avait aucune place réelle au sein d'un cauchemar.

IV

Quand Bob ouvrit les yeux, dans la matinée, le soleil, déjà haut dans le ciel, plantait ses lances implacables dans la cité. La température était toujours torride et Morane avait l'impression que sa chambre était une immense casserole dans laquelle il mijotait au bain-marie, sans jamais cuire tout à fait. Cependant, en dépit de son aventure de la nuit, il avait merveilleusement dormi ; en fait, il ne s'était jamais aussi bien reposé de sa vie, et il s'éveillait en pleine forme.

Se sentant un appétit d'ogre, il décrocha l'interphone et réclama un copieux petit déjeuner, à l'anglaise, avec œufs sur le plat, poissons frits, bacon, fruits et toute la lyre.

Après avoir dévoré avec un entrain à faire pâlir de jalousie le seigneur Gargantua lui-même, Bob exécuta quelques mouvements de culture physique indispensables à une forme parfaite, puis il prit la classique douche fraîche – ou tout au moins qui voulait se faire passer pour telle –, s'habilla et retira la photo du tiroir où il l'avait enfermée à clef. Ensuite, il descendit dans le hall de l'hôtel, où il s'installa dans un confortable fauteuil en rotin, pour se plonger dans la lecture d'un magazine illustré. En apparence du moins. En réalité, il détaillait du coin de l'œil les clients qui passaient et repassaient dans le hall et les comparait avec la photo, glissée dans la revue de façon que personne ne puisse se douter de sa présence.

Une somptueuse serviette de cuir à la main, un Indien ventru, qui avait tout de l'homme d'affaires, traversa la salle. Morane le jugea d'un coup d'œil et conclut aussitôt :

— Trop gras...

Deux jeunes métisses, qui devaient être sœurs, revenaient de la piscine, des *saris* bariolés drapés par-dessus leurs maillots. Elles se tenaient par la taille et, mignonnes à croquer toutes les deux, riaient aux éclats pour quelque raison connue d'elles seules.

— Ravissantes ! soupira Bob. Mais il est impossible que ce soient elles qui aient tenté de me revolvériser cette nuit... Même travesties...

Flottant dans une tunique de soie noire, un Chinois, au visage couleur d'olive mal mûrie, prit une revue sur une table et alla s'asseoir un peu plus loin, pour se mettre à boire à petites gorgées le thé qu'on lui avait servi.

— Trop petit, jugea Morane.

Escortée de porteurs ployant sous le poids d'innombrables valises, toute une famille anglaise – le père, la mère et les trois filles aux longues nattes – passa en procession devant Bob Morane, qui décida avec découragement :

— Trop nombreux cette fois...

Le hall d'un grand hôtel est un peu comme celui d'une gare. On y voit défiler les personnages les plus divers et toutes les nationalités s'y côtoient. Pendant une heure, Bob joua ainsi sans succès au petit jeu des portraits. De guerre lasse, il allait abandonner la partie, quand un Indien de haute stature pénétra dans le hall en lançant autour de lui des regards furtifs.

En réprimant un sursaut, le Français fit glisser la photo qu'il avait calée entre deux pages de son magazine, et il compara rapidement. En plus des traits, c'était la même expression un peu brutale, les mêmes yeux de fanatique, la même peau bistrée. Pas de doute : c'était bien l'homme qu'il cherchait.

Rapidement, le nouveau venu avait traversé la vaste salle, pour se diriger vers l'escalier. D'un air nonchalant, Morane plia en deux la revue qu'il faisait semblant de lire pour se donner une contenance, la glissa sous son bras et entreprit de suivre son « assassin » à distance respectueuse.

D'un pas rapide, l'homme gagna le premier étage et, sans hésitation, alla droit à la chambre d'Helbra. De son index replié, il frappa le battant de plusieurs coups espacés, comme s'il s'agissait d'un signal, et la porte s'ouvrit.

Caché derrière l'angle d'un couloir, Morane pouvait tout voir sans être vu. Là-bas, dans l'encadrement de la porte qu'il venait d'ouvrir, Helbra n'avait pu dissimuler un mouvement de contrariété en apercevant son visiteur, auquel il demanda, d'une voix rude :

— Que venez-vous faire ici ?... Vous savez bien que nous ne devons pas être aperçus ensemble.

Le tueur porta la main à son turban, puis à son cœur, et il s'inclina avec humilité.

— Je sais, reconnut-il, je sais... Mais il faut absolument que je vous parle... au sujet de cette nuit.

Aucune raison ne peut justifier que l'on transgresse les ordres, reprit Helbra du même ton sévère, et vous aurez à répondre de cette désobéissance... Mais ne restons pas sur le seuil de la porte... Entrez.

Les deux hommes disparurent à l'intérieur de la chambre et Bob se glissa sur la pointe des pieds jusqu'à la porte, pour coller l'oreille au battant. Un bruit de discussion lui parvint, mais il ne put capter que des lambeaux de phrases sans signification. Les deux complices devaient s'être rapprochés de la fenêtre et, s'ils parlaient avec animation, n'élevaient pas la voix pour autant.

À tout moment, des clients pouvaient surgir dans le couloir et surprendre Morane. Aussi se résigna-t-il à abandonner son poste et à reprendre le chemin de sa propre chambre. Il possédait maintenant une certitude de plus : Helbra, comme il l'avait pensé, avait bien partie liée avec les ennemis de Sandrah Clark. Et, au ton impérieux avec lequel il avait parlé au visiteur, il n'était pas douteux qu'il occupât un grade élevé dans le parti des Frères de Vichnou.

Peu à peu, Morane ajustait patiemment les morceaux du puzzle. Il lui manquait encore beaucoup de détails, mais il avait marqué déjà quelques points qui lui permettaient de localiser à présent, tant bien que mal, ses adversaires.

Tout en retournant ainsi ses pensées, il était parvenu à sa chambre. Il y pénétra sans bruit et surprit un garçon d'hôtel occupé à fouiller une de ses armoires.

— Que faites-vous là ? interrogea brutalement Morane.

Le garçon tressaillit et tourna vers le Français un visage apeuré.

— Je... je changeais les serviettes, *sahib*...

— Et où sont ces serviettes ? interrogea ironiquement Bob, qui n'était pas dupe.

Une expression d'étonnement assez parfaitement jouée se peignit sur les traits du garçon.

— Je les ai oubliées à la lingerie...

— Le personnel est bien distrait dans cet hôtel, fit remarquer Morane avec un sourire narquois.

— Excusez-moi, *sahib*... Je vais réparer tout de suite mon oubli.

Avant que Bob ait pu ajouter un mot, le domestique se faufila entre le chambranle et lui, pour fuir dans le couloir. Morane le suivit d'un œil amusé, jusqu'à ce qu'il eût disparu. Ses adversaires pouvaient fouiller sa chambre autant de fois qu'ils le voudraient : il n'y avait là rien qui fût susceptible de les intéresser.

Mais, en même temps, Bob ne pouvait s'empêcher une nouvelle fois, d'admirer la parfaite organisation des Frères de Vichnou, qui semblaient avoir des complices partout dans cet hôtel, comme s'il avait été un de leurs fiefs exclusifs.

*

Puisque, de toute évidence, l'alliance de Morane avec Miss Clark était à présent connue des Frères de Vichnou, il eût été enfantin qu'ils continuassent à feindre de s'ignorer. Aussi Bob déjeuna-t-il en compagnie de Sandrah, qui s'était levée elle-même fort tard.

Durant tout le repas, l'Anglaise toucha à peine aux plats qui lui étaient présentés. Morane la sentait préoccupée et, bien qu'il ne voulût pas l'alarmer davantage, il lui relata les derniers événements de la nuit précédente. En apprenant que son compagnon avait été victime d'un second attentat, Sandrah parut bouleversée et ses yeux bleus s'agrandirent démesurément sous l'effet de l'émotion.

— Je voudrais vous demander une grâce, Bob fit-elle au bout d'un moment.

Il se mit à rire.

— Une grâce ? fit-il. Je ne suis pas un roi... Mais allez-y toujours... On verra bien...

Après quelques secondes d'hésitation, Miss Clark lança :

— J'aimerais que vous quittiez Calcutta et que vous vous désintéressiez de toute cette affaire. Quand vous serez loin, les Frères de Vichnou cesseront assurément de vous inquiéter... C'est moi qui vous ai entraînée de force dans cette aventure, et je ne veux pas que vous risquiez encore votre vie. Laissez-moi me débrouiller seule et partez.

Morane secoua la tête, pour répondre d'une voix douce mais ferme :

— Si j'accédais à votre désir, petite fille, j'en perdrais le sommeil. Non seulement je n'oserais plus me regarder dans un miroir, même pour me raser, sans songer que l'image qui s'y refléterait serait celle d'un lâche, mais en outre je saurais que vous pensez vous aussi que je suis un lâche, et je ne crois pas que je supporterais cette double certitude.

Et, comme Sandrah continuait à le regarder d'un air implorant, Bob poursuivit sur un ton léger :

— Aussi bien, si vous me connaissiez mieux, vous sauriez que jamais je n'abandonne une aventure avant de l'avoir menée à bien, quels que soient les risques, et peut-être même à cause de ces risques. Je suis comme un chien de chasse sur une piste : rien ne pourra m'empêcher d'aller jusqu'au bout.

Sandrah posa sa main fine sur le bras de Morane.

— À quoi bon, Bob ? Tout cela vous est étranger. Vous n'y êtes mêlé que par le plus grand des hasards. Partez, je vous en prie... Sauvez votre vie... Vous savez à présent que nos adversaires ne reculeront devant aucun crime pour arriver à leurs fins.

— Pour ça, admit Bob en riant, ils n'y vont pas avec le dos de la cuiller, je le reconnais. Deux tentatives d'assassinat en une seule nuit, c'est beaucoup pour un seul homme !

— Et vous savez bien qu'ils ne s'en tiendront pas là... Partez, Bob, je vous en prie.

— C'est comme si vous me demandiez de quitter le théâtre au moment où la pièce devient passionnante, répliqua le Français en souriant. Et encore, la comparaison n'est pas tout à fait exacte puisque, dans le cas qui nous occupe, j'ai une raison de plus pour rester...

— Quelle raison ? demanda Sandrah, étonnée.

— Vous...

— Moi ?...

— Oui, vous... Il y a vingt-quatre heures, vous étiez une inconnue pour moi, mais j'aime votre assurance et votre cran. Je ne vais pas vous abandonner au moment où vous avez le plus besoin de moi...

Il s'empara de la bouteille de champagne qui se trouvait devant eux et emplît les verres. Il en offrit un à la jeune fille et porta le sien à ses lèvres.

— À la santé de votre entreprise, Sandrah !... De *notre* entreprise...

Les yeux fixés sur ceux de Morane, elle vida son verre et le reposa lentement sur la table, en disant :

— Vous êtes si dynamique, Bob, si enthousiaste ! Je finirai par croire à la réussite.

— Il ne faut pas seulement y croire, corrigea-t-il, il faut en être sûr. C'est mieux... À propos, toujours pas de nouvelles de l'envoyé du Maharajah ?...

Miss Clark secoua la tête négativement.

— Aucune... Pourtant, il devrait déjà être ici...

— Sans doute est-ce un homme prudent... Il attend pour se montrer, que l'orage soit passé.

— N'avez-vous pas peur que ce soit sur vous que la foudre tombe ?

Il haussa ses larges épaules avec insouciance.

— On verra bien. Ils n'auront pas toujours l'initiative. Nous connaissons déjà deux de nos ennemis, et je possède un cliché qui étonnerait beaucoup la police de ce pays, car il doit être rare que l'on présente à la justice la photo d'un meurtrier en train de commettre son crime... Ce qu'il faudrait, c'est connaître l'identité du chef suprême des Frères de Vichnou... Je ne puis croire que ce soit ce Helbra. Il doit manquer d'envergure pour ça.

— Oui, fit rêveusement Sandrah, arriver jusqu'à celui qui tire les ficelles de toutes ces marionnettes... Ce serait trop beau.

— Bah ! fit Bob d'un ton rassurant, tout vient à point à qui sait attendre... Pour nous changer les idées, je vous propose une promenade au Maiden.

Le Maiden est le parc de Calcutta, sans doute le plus grand du monde, puisqu'il s'étend sur trois kilomètres de long et deux de large et qu'en outre il est planté des essences les plus rares.

Ce fut sous ces larges frondaisons que Bob et Sandrah s'aventurèrent, heureux de trouver un peu de fraîcheur à l'ombre des grands arbres. Après s'être promenés durant une bonne partie de l'après-midi, ils prirent le thé dans un petit restaurant indigène et, quand ils regagnèrent l'hôtel, il était près de huit heures.

Comme ils passaient devant le bureau de réception, l'employé héla Bob.

— Un télégramme pour vous, Morane *sahib*.

Le Français prit le pli, le décacheta et lut rapidement.

— Rien de grave, j'espère ? fit Sandrah.

Tout en repliant le télégramme, Bob secoua la tête, pour répondre :

— Non, rien de grave... Au contraire... Une excellente nouvelle... C'est mon ami Bill, qui me confirme son arrivée imminente. C'est un coriace, Bill, et les Frères de Vichnou auront bientôt un adversaire de plus... Comme vous voyez, Sandrah, vos affaires progressent, lentement peut-être, mais sûrement.

Ils allaient s'éloigner du bureau de réception, quand la sonnerie du téléphone grelotta. L'employé décrocha, échangea quelques mots avec son correspondant, puis il tendit le combiné à Bob, en annonçant :

— On vous demande, Morane *sahib*.

À peine Bob eut-il collé le diffuseur à son oreille qu'une voix interrogea :

— Le commandant Morane ?... Ici le consulat de France à Calcutta. Excusez-nous de vous déranger à cette heure, mais nous avons un renseignement urgent et confidentiel à vous demander.

— Je vous écoute, répondit le Français, légèrement interloqué.

— Pas au téléphone, reprit la voix. J'espère que vous comprendrez... Vous serait-il possible de passer immédiatement au consulat ?

Morane marqua à peine une hésitation avant de répondre, presque malgré lui :

— Au consulat ?... Certainement... Le temps de prendre un taxi.

Il reposa le combiné sur son support et se tourna vers Sandrah, en disant :

— Je crois que vous devrez dîner sans moi, ce soir... On vient de m'appeler du consulat de France où, paraît-il, on aurait besoin de moi de toute urgence... Avant cela, je prendrais cependant volontiers un verre au bar en votre compagnie.

Sans attendre la réponse de la jeune fille, Bob passa d'autorité son bras sous le sien et la guida jusqu'à une table vacante.

V

— Je m'aperçois que nos ennemis n'ont pas décidé de m'accorder le moindre répit. Voilà qu'ils attaquent à nouveau.

Sandrah Clark reposa sur le bar le verre de Manhattan qu'elle dégustait à petites gorgées, et elle tourna vers Morane des regards étonnés.

— Ils attaquent à nouveau ? fit-elle. Comment cela ?

— Le coup de téléphone que je viens de recevoir du consulat est sûrement un piège, expliqua Bob. Je suis ici depuis trois jours à peine. Comment, alors, le consulat aurait-il connaissance de ma présence à Calcutta et, qui plus est, à l'hôtel Impérial ?... En outre, on ne vous convoque pas à une heure aussi tardive... Il ne peut donc s'agir que d'une manœuvre des Frères de Vichnou.

— Je suis heureuse que vous ayez déjoué leur plan, dit Sandrah en lançant à son compagnon un coup d'œil où brillait de l'admiration. Je ne voudrais pas qu'une fois de plus vous risquiez votre vie pour moi...

Une lueur de résolution dans le regard, Morane répliqua :

— C'est gentil de vous intéresser ainsi à ma petite santé, Sandrah, mais contrairement à ce que vous croyez, je vais me rendre à ce rendez-vous.

La jeune fille posa vivement la main sur le bras de son voisin.

— Vous n'y pensez pas ? fit-elle avec émotion. Vous affirmez qu'il s'agit d'un piège, et vous voulez y aller quand même ?

— Bien sûr... Comment forcer nos adversaires à se découvrir si je ne fais pas mine moi-même de donner dans le panneau ? Un homme prévenu en vaut deux, ne l'oubliez pas... Je vais me rendre immédiatement au consulat de France mais, s'il n'est pas sûr que j'y arrive, il n'est pas certain non plus que les choses tourneront comme l'espèrent Helbra et ses complices.

Avant que Miss Clark ait pu élever une nouvelle protestation, Bob Morane se levait, prenait congé d'elle et quittait le bar.

Estimant dangereux de prendre un vélo-taxi, il alla chercher sa voiture de louage dans le parking de l'hôtel, démarra et fila en direction du consulat.

Il n'était pas encore très tard, et une foule bigarrée, composée presque exclusivement d'Indiens, encombraient les rues. Tout en conduisant sa voiture d'une main experte, Bob se demandait comment les Frères de Vichnou comptaient s'y prendre pour le mettre en difficulté. Il ne devait pas tarder à l'apprendre, car une grosse voiture, qui le suivait sans doute depuis son départ de l'hôtel, le dépassa brusquement, pour se rabattre aussitôt en lui faisant une impeccable queue de poisson.

Surpris par la manœuvre, Morane écrasa la pédale de freins et donna un coup de volant. Il parvint à éviter de justesse la collision, mais il ne put empêcher son véhicule de réduire à l'état de ferraille un vélo-taxi qui stationnait là, au bord de l'accotement.

Tout de suite, il y eut des cris, et Bob avait à peine mis le pied à terre pour constater les dégâts, que trois coolies, qui feignaient de jouer aux dés au bord du trottoir, se précipitaient ensemble sur lui, tandis que l'un d'eux s'écriait :

— Ce maudit Européen a écrasé ma machine... Il l'a sûrement fait exprès... Je l'ai vu donner un coup de volant... C'est un scandale !

Tout cela, bien entendu, sentait à plein nez le coup monté. Pourtant, Morane crut bon d'essayer de s'expliquer.

— Vous avez bien vu qu'une autre voiture, en se rabattant sur la mienne, m'a obligé à faire cette manœuvre, dit-il. Si vous n'en pouvez rien, moi non plus... De toute façon, vous serez indemnisé.

Mais l'Indien n'écoutait même pas et, avec une fureur confinant à l'hystérie, il ameutait la foule qui s'attroupait peu à peu autour d'eux.

— Non seulement vous avez démoli mon vélo-taxi, mon seul gagne-pain, continuait l'homme, mais vous avez failli m'écraser moi-même... Peut-être avez-vous d'ailleurs essayé de le faire... Vous êtes un assassin !... Un assassin !...

— Allez-vous vous taire ? cria Bob, impatienté.

— Je ne me tairai pas, cria à son tour le coolie, plus déchaîné que jamais. Retournez plutôt dans votre pays, au lieu de tenter d'assassiner les paisibles travailleurs.

À présent, Bob ne pouvait plus douter qu'il s'agissait d'un coup monté, surtout que, plus il étudiait les traits du coolie, plus ils lui semblaient familiers. Et, tout à coup, il ne put s'empêcher de remarquer :

— Mais je vous ai déjà vu quelque part, l'ami... Ou je m'abuse, ou nous sommes deux vieilles connaissances.

— Je me demande où vous m'auriez déjà rencontré ? demanda dignement l'Indien... Calcutta est une ville fort vaste et fort peuplée et...

Mais déjà Morane, sûr de son fait à présent, perdait patience. Il saisit le coolie par le revers de son vêtement et, les yeux dans les yeux, insista d'une voix dure :

— Mais si, nous nous connaissons, l'ami... Vous êtes venu me rendre visite la nuit dernière... À l'hôtel Impérial... Cela ne vous dit rien ?

— Absolument rien, nia l'Indien, qui avait maintenant de plus en plus de mal à cacher son trouble.

— Et ce revolver muni d'un silencieux, cela ne vous dit rien non plus ? insista Bob.

— Vous êtes fou ! protesta l'autre. Je ne vous ai jamais vu, je le répète.

La foule s'amassait de plus en plus, et des murmures en montaient, les badauds prenant le parti de leur compatriote, contre l'étranger. Bob voyait le moment où la populace, excitée par les cris du coolie, allait lui faire un mauvais parti, quand un brutal grincement de pneus retentit, et une voiture de police vint s'arrêter à hauteur de l'attroupement. Plusieurs agents en jaillirent et écartèrent la foule à grands coups de matraque.

— Que s'est-il passé ? interrogea un des policiers en s'adressant à Bob et au coolie, demeurés face à face.

— Il a fait exprès de foncer sur moi avec sa voiture ! cria l'Indien tout en gesticulant et en désignant Morane. Il l'a fait exprès... Exprès...

— C'est un mensonge, protesta calmement le Français. J'ai dû accomplir une manœuvre afin d'éviter une autre voiture, tout simplement.

Devant ce manifeste désaccord entre les deux adversaires, le policier eut une réaction que l'on pourrait qualifier d'internationale.

— Vos papiers ! demanda-t-il à l'adresse de Morane.

— Volontiers, répondit l'interpellé.

Mais il eut beau chercher dans la poche où d'habitude, il serrait son passeport, celui-ci n'y était pas. Pourtant, il aurait juré l'avoir encore le matin même. Sous l'œil impassible de l'agent, il fouilla toutes ses poches. En vain... Finalement, il fut contraint d'avouer :

— Je n'ai pas mes papiers sur moi... J'ai dû les laisser à l'hôtel...

— À l'hôtel ? fit le policier sur un ton soupçonneux. Quel hôtel ?

— L'Impérial, répondit Bob sans se faire prier.

Un peu ébranlé par le nom de l'hôtel Impérial, l'un des plus luxueux de Calcutta, l'agent se radoucit.

— Dans ce cas, vous allez nous y accompagner, sir, et vous nous montrerez votre passeport.

— Entendu, conclut Bob. Voilà la décision la plus sage... Allons à l'hôtel, et le malentendu sera vite dissipé...

Il aurait dû se douter cependant que tout ne devait pas se passer aussi facilement, que les Frères de Vichnou ne faisaient rien à demi et qu'ils lui réservaient encore plus d'une surprise.

*

Une demi-heure plus tard...

— Mais c'est impossible ! s'exclama Morane. Puisque je l'avais encore ce matin...

Le contenu de toutes ses valises était éparpillé sur le lit et, par acquit de conscience, il avait à nouveau retourné toutes ses poches. En désespoir de cause, il avait même été jusqu'à regarder si son passeport ne se trouvait pas dans sa robe de

chambre. Pourtant, il devait maintenant se rendre à l'évidence : le document avait disparu.

Les policiers avaient suivi ces recherches avec une impassibilité tout asiatique. Leur chef demanda finalement, dans un premier sursaut d'impatience :

— Enfin, ces papiers, où sont-ils ?

— Je n'y comprends rien, avoua Morane. Je suis absolument certain que je les avais encore ce matin. J'ai dû les égarer... D'ailleurs, cela n'a pas une réelle importance, puisqu'il vous suffira de vous adresser au consul de France. Il se portera garant pour moi.

— Dans ce cas, tout sera en ordre, admit le policier. Mais, en attendant que la preuve de votre identité soit faite, vous vous trouvez en infraction et devez me suivre au poste.

L'ennui tomba sur Morane. Il comprenait le plan des Frères de Vichnou : l'éloigner le plus longtemps possible pour avoir les coudées franches auprès de Miss Clark et de l'envoyé du Maharajah, si celui-ci se présentait. De toute façon, il serait assurément tenu pour toute la durée de la nuit, car ce ne serait pas avant le lendemain que l'on pourrait toucher le consulat ; et, en une nuit, il pouvait se passer bien des choses.

Soudain, Bob se sentit comme frappé d'une illumination. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Il possédait le moyen de tout arranger en deux coups de cuiller à pot, et il perdait son temps en de vaines palabres avec un officier subalterne !

— Bien sûr, j'accepte de vous suivre, dit Morane à l'adresse de l'agent, mais à condition que vous me meniez au poste central. J'y ai un ami qui pourra répondre de moi et dont, j'en suis certain, vous ne songerez pas un seul instant à mettre la parole eh doute.

L'agent fronça les sourcils.

— Un ami ? interrogea-t-il. Et peut-on connaître son nom ?

Bob eut un léger sourire.

— Bien sûr... Cet ami s'appelle Sheela Khan.

Ce nom éclata comme une bombe, et on eut l'impression que les policiers rentraient la tête dans les épaules, comme s'ils s'attendaient à ce que le plafond leur tombât sur le crâne. Car il faut dire que Sheela Khan était le chef de la police de Calcutta et

l'un des personnages les plus puissants de la République indienne, dont il dirigeait les services secrets. À plusieurs reprises, Bob avait collaboré avec lui, et ils étaient devenus les meilleurs amis du monde¹. Dès son arrivée à Calcutta, le Français s'était proposé de lui téléphoner pour le rencontrer, mais les événements, qui s'étaient précipités on le sait, l'avaient empêché de mettre immédiatement ce projet à exécution.

Le chef des agents était revenu de sa surprise et avait hoché la tête, pour dire :

— Je veux bien croire que vous connaissez Sheela Khan, sir... Mais je crains que vous ne puissiez le rencontrer.

— Comment cela ? demanda Morane avec inquiétude.

— Sheela Khan, lui fut-il répondu, est en tournée dans le Sikkim avec ses principaux collaborateurs. Il ne regagnera pas Calcutta avant plusieurs jours.

— « Bien ma chance ! songea Morane. Moi qui me croyais tiré d'affaire... »

L'absence de Sheela Khan ne l'étonnait pas outre mesure, car le Sikkim, situé à la frontière de l'Inde et du Tibet, était un point brûlant en ces moments de grande tension avec la Chine, et la présence du chef des services secrets indiens y était toute naturelle.

Mais, déjà, l'agent enchaînait :

— Je crains que vous ne deviez nous suivre, sir... Croyez que nous ferons diligence, dès demain matin, pour nous mettre en rapport avec votre consul.

Pendant un moment, Bob Morane envisagea la possibilité de fausser compagnie aux policiers. Mais ceux-ci ne le quittaient pas des yeux, tout à fait comme s'ils avaient deviné sa pensée. En outre, si Bob fuyait, il perdrait en même temps toute liberté d'action et, par le fait même, se verrait empêché de prêter main-forte à Sandrah Clark si la nécessité s'en faisait sentir.

Il dut donc se résigner à faire contre mauvaise fortune bon cœur et à accompagner les policiers, en espérant pouvoir être libéré dès le lendemain matin. Solidement encadré, il

¹ Voir *La Marque de Kali* (Pocket n°1008) et *Le Retour de l'Ombre Jaune* (Pocket n°1019).

descendait l'escalier menant au hall de l'hôtel, quand il s'entendit héler. Un garçon dévalait les degrés à sa suite, en brandissant une sorte de carnet noir et en criant :

— Morane *sahib* !... J'ai trouvé ceci dans le couloir... Je crois que ça vous appartient.

— Mon passeport ! s'écria Bob en se saisissant du carnet que le garçon agitant.

Aussitôt, il tendit le document au chef des agents, qui l'étudia avec soin, pour finir par le rendre à son vrai propriétaire, en disant :

— Tout cela est parfaitement en règle, sir... Vous êtes libre... Mais, une autre fois, évitez d'égarer des papiers aussi importants. Cela vous évitera bien des mécomptes.

Les policiers saluèrent, pour s'éloigner, laissant Morane seul face à face avec le garçon. Celui-ci n'était pas tout à fait inconnu de Bob d'ailleurs, puisqu'il l'avait surpris, le jour même, en train de fouiller sa chambre. Pendant un instant, Morane crut que cet homme avait profité justement de cette visite pour lui dérober son passeport. Mais, dans ce cas, pourquoi le lui aurait-il rendu au moment précis où sa disparition risquait de l'ennuyer si fort ?

Fronçant les sourcils, Bob demanda, d'une voix un peu sèche :

— Qu'est-ce que tout cela signifie ?... Allez-vous m'expliquer ?

Le garçon jeta un regard furtif autour de lui, pour répondre ensuite à voix basse :

— Vous expliquer ?... Oui, mais pas ici.

— Et pourquoi donc ? s'étonna Morane.

— Parce que ces explications seraient trop longues... Et puis, je préférerais qu'on ne vous aperçoive pas trop en ma compagnie...

Bob se mit à rire silencieusement.

— Décidément, murmura-t-il, voilà une journée fertile en événements. Ainsi, les explications que vous avez à me fournir seront longues ?

— Assez, et j'aimerais à présent ne plus retarder une entrevue qui se révèle désormais indispensable.

— Dans ce cas, fit Morane, suivez-moi dans ma chambre...
Nous y serons plus à l'aise pour bavarder sans témoins...

VI

Bob referma soigneusement la porte de sa chambre, invita d'un geste l'Indien à s'asseoir, pour interroger sèchement :

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Beaucoup de choses, répondit l'autre avec un sourire indéfinissable. Vous vous demandez sans doute qui je suis ?

— Bien sûr, fit Bob, qui se tenait sur la défensive.

— Eh bien, poursuivit doucement l'Indien, l'envoyé du Maharajah, c'est moi.

— Vous ! s'exclama Bob, incrédule. Ce serait vous le messenger dont Miss Clark attend des nouvelles depuis plusieurs jours ? Si vous voulez connaître le fond de ma pensée, j'ai beaucoup de mal à vous croire.

— Et pourquoi cela ?

— Tout simplement parce que je vous ai surpris en train de fouiller mes bagages. Ce n'est pas là le fait d'un ami.

Un nouveau sourire détendit le visage basané de l'Indien.

— C'est pourtant très logique. Vous comprenez sans doute que je suis obligé de me méfier de tout le monde. Étiez-vous vraiment le commandant Morane ? C'est ce que je me demandais, car je voyais des ennemis partout. En fouillant vos valises, j'ai acquis la conviction que vous n'étiez pas un imposteur et que je pouvais vous considérer comme étant des nôtres.

— Que je sois du parti de Miss Clark, reprit Bob résolument, cela ne fait aucun doute. Mais votre explication ne me satisfait qu'à demi. Si vous étiez contre nous, vous en diriez autant.

L'autre inclina gravement la tête.

— Vous avez raison, et je reconnais bien là votre sagesse. Mais je possède un autre moyen de vous prouver que je ne mens pas. L'objet que doit me remettre Miss Clark, en échange des bijoux, est un clip en strass figurant un éléphant entouré d'un cercle de faux rubis... Êtes-vous convaincu maintenant ?

Pendant un instant, Bob dévisagea son interlocuteur, comme pour tenter de percer ses plus secrètes pensées ; mais l'Indien soutint sans faiblir le regard du Français qui, favorablement impressionné, conclut :

— Tout cela me paraît finalement assez vraisemblable. Je voudrais cependant vous poser une dernière question : Est-ce vous qui avez volé mon passeport ?

— Bien sûr que non, protesta l'homme. Votre passeport, je l'ai trouvé dans la chambre d'un envoyé des Frères de Vichnou.

— Dans la chambre d'Helbra, je suppose ? dit Bob.

— Exactement. Ce ne peut être que lui, ou l'un de ses complices, qui vous l'aura dérobé.

— Ce que je ne comprends pas, fit lentement Morane, c'est pourquoi cet hôtel est truffé d'espions. Comment les Frères de Vichnou ont-ils pu savoir que Miss Clark serait l'envoyée des joailliers londoniens et qu'elle logerait ici ?

— Il y a eu une fuite, reconnut l'Indien, et celle-ci n'est pas récente, car nous savons que, depuis son départ de Londres, Miss Clark a été l'objet d'une surveillance étroite. Ainsi repérée depuis le début, elle est à présent une cible trop facile, et il ne m'est plus possible désormais de lui remettre les bijoux.

— Vous êtes un homme avisé et, à votre place, j'agis de même, admit Bob. Dans ces conditions, que comptez-vous faire ?

— Je n'en sais rien, reconnut l'Indien. Helbra et les autres Frères de Vichnou montent une garde vigilante autour de Miss Clark et toutes ses allées et venues sont soigneusement contrôlées. Confier, dans ce cas, les bijoux à votre jeune amie équivaldrait à les remettre directement entre les mains des Frères de Vichnou car, à peine aurait-elle fait un pas hors de l'hôtel qu'elle en serait déjà délestée. Nos ennemis ne reculent devant rien.

— Je n'en doute pas, répliqua Bob avec un léger sourire. J'en ai déjà fait l'expérience.

— Je crois qu'il faudrait gagner du temps, reprit lentement l'Indien. Peut-être trouverons-nous alors une occasion de faire partir secrètement les bijoux pour Londres.

— Gagner du temps est parfois une bonne solution, reconnut Morane. Mais, dans le cas qui nous occupe, cela me semble aussi utile que dangereux. Attendre, ce serait laisser l'initiative aux Frères de Vichnou, et nous sommes très mal armés pour lutter contre des adversaires dont la plupart nous sont inconnus.

— Chaque minute qui passe est une minute gagnée, fit remarquer l'envoyé du Maharajah.

— Gagnée pour nous ou pour eux ? corrigea Bob. Je n'aime pas rester dans l'expectative. Ce n'est pas du tout dans mes goûts. Il faut, au contraire, brusquer les choses et prendre les autres au dépourvu en frappant les premiers.

L'Indien leva les bras en l'air en signe d'impuissance.

— Je ne vois pourtant pas, actuellement, autre chose à faire que temporiser.

Le sourcil froncé, Bob Morane réfléchissait. Faire traîner les choses en longueur déplaisait à son tempérament combatif et cela lui semblait une détestable politique.

— Ce qu'il faudrait, dit-il lentement, c'est nous débarrasser pendant quelques heures de tous ces espions qui nous entourent, juste le temps de laisser Sandrah prendre possession des bijoux et disparaître.

L'Indien secoua la tête.

— C'est peut-être une excellente solution, mais je ne vois pas comment nous y arriverions. Nous ne pouvons pas espérer que les Frères de Vichnou relâchent leur surveillance. Ce sont des fanatiques. Pas un d'entre eux n'hésiterait à donner sa vie avec joie pour que le Soleil de Vichnou tombe entre les mains de leur chef.

Bob se leva et posa sa main sur l'épaule de son interlocuteur, pour déclarer d'une voix nette, où perçait une évidente satisfaction :

— Vous ne voyez peut-être pas le moyen d'éloigner les Frères de Vichnou de cet hôtel où, tout au moins, de détourner leur attention, mais moi je crois savoir comment y parvenir.

*

Une heure à peine après qu'avait eu lieu la conversation qui précède, Bob gagnait la salle à manger pour passer la soirée en tête à tête avec Sandrah Clark, à qui il se borna à narrer ses démêlés avec la police indienne.

Il gagna ensuite sa chambre et s'endormit bientôt paisiblement, tout aussi innocent en apparence que l'enfant qui vient de naître. Le lendemain, il s'habilla rapidement et quitta l'hôtel, tout en ayant l'air de flâner, alors qu'en réalité il demeurait sans cesse aux aguets, ce qui lui permit de repérer rapidement un Indien, inconnu de lui, qui l'avait pris en filature.

Pour ce qu'il allait faire, Bob ne tenait pas à avoir de témoins. Aussi s'arrangea-t-il, à un carrefour, pour sauter dans un taxi en maraude. Pendant que son suiveur cherchait vainement des yeux un autre véhicule, Bob lançait au chauffeur :

— À l'aérodrome ! Vite !... Il me faut y être avant 9 h 30 !

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées quand Bob, assuré d'avoir définitivement semé son suiveur, pénétrait dans le hall de l'aéroport de Calcutta. Perdu dans la foule, il attendit patiemment l'arrivée du B.O.A.C. venant de Londres.

À l'heure précise, l'avion apparut dans le ciel, décrivit une courbe au-dessus de l'aire d'atterrissage et se posa sur la piste. Bientôt les premiers passagers mirent pied à terre, pour se diriger vers la douane. Parmi les voyageurs qui se pressaient pour faire vérifier leurs bagages, une haute silhouette, couronnée d'une chevelure d'un roux flamboyant, émergea.

Dominant de la voix le brouhaha de la foule, Bob héla le géant.

— *Hello*, Bill !

Ballantine tourna la tête, et une expression de joie se peignit sur son large visage rougeaud.

— *Hello*, commandant ! Comment allez-vous ?

— Pas trop mal, répondit Bob. Et le voyage ? Bon ?

— Sans histoire, cria le colosse en refermant la valise qu'un douanier aux regards soupçonneux venait d'inspecter.

Sans s'inquiéter des protestations, Ballantine se fraya difficilement un passage à travers la foule, pour rejoindre Bob, avec qui il échangea une vigoureuse poignée de main.

— Tout compte fait, commandant, je me demande pourquoi je suis venu vous retrouver, toute affaire cessante, dans cette ville où il fait si chaud que même un océan Pacifique plein de whisky soda ne parviendrait pas à me désaltérer ?

— Tu es de toute façon le bienvenu, mon vieux Bill, car j'ai des ennuis et nous ne serons pas trop de deux pour venir à bout de mes ennemis qui...

Bill Ballantine leva la main en signe de protestation.

— Pas ici, commandant !... Si je n'ai pas tout de suite un grand verre de whisky, je vais me liquéfier sur place et il faudra me ramasser avec une éponge.

— Tu ne changeras donc jamais ? interrogea Bob en souriant. Trouvons un café.

Quand les deux amis furent installés de part et d'autre d'une table que l'on ne pouvait apercevoir de la rue, Morane mit rapidement son ami au courant des événements ayant motivé son intervention.

Bill avait écouté sans mot dire, tout en dégustant en vrai connaisseur une boisson qui avait tout pour lui rappeler son pays natal : l'Écosse.

— En quoi puis-je vous être utile, commandant ? demanda-t-il enfin.

— Eh bien ! fit Bob, tu vas jouer le rôle du messenger envoyé à Miss Clark, tout simplement.

— Mais c'est un Indien !

— Et alors ?

— Vous voulez dire que je vais devoir me déguiser ? fit Bill en ouvrant des yeux incrédules. Et en Indien encore !

— Oui... Tu as tout à fait le physique de l'emploi...

— Avec mes cheveux roux sans doute ?... gémit l'Écossais. Vous ne parlez pas sérieusement ?

— C'est pourtant la seule façon de sauver Miss Clark et les bijoux, assura Morane. D'ailleurs, qui ira voir la couleur de tes cheveux sous un turban ?

— Est-ce que la religion de ces gens-là ne leur impose pas de boire de l'eau, et exclusivement de l'eau ? questionna le colosse avec inquiétude.

— Pas du tout... Tu confonds avec les musulmans, mon vieux...

Bill Ballantine chercha une autre objection à formuler, n'en trouva pas et conclut d'un ton résigné :

— Soit, j'accepte. Mais c'est bien pour vous faire plaisir, car je ne me suis jamais senti beaucoup de goût pour les déguisements. Et je mets une condition à ma collaboration : qu'on me serve immédiatement un autre double whisky. Je sens que j'en aurai bientôt besoin.

VII

Habillé à l'européenne, mais arborant une superbe barbe postiche noire, collée poil par poil, ses cheveux roux dissimulés sous un turban d'un blanc éclatant et son teint de brique camouflé sous un maquillage savant et quasi indélébile, Ballantine avait vraiment grande allure. À condition qu'on n'y regardât pas de trop près, notre Écossais faisait un Indien fort acceptable, et personne n'aurait osé jurer qu'il ne fût né sur les bords du Gange, plutôt qu'au pays du kilt et de la cornemuse.

Serrant sous le bras, comme prévu, une imposante serviette de cuir, Bill pénétra donc dans l'hôtel Impérial, traversa le hall d'un pas aussi majestueux que possible et alla caser son énorme masse entre les bras d'un fauteuil en rotin qui craqua comme s'il allait rendre l'âme. Un serveur bien stylé s'approcha et demanda en s'inclinant :

— Que pouvons-nous vous servir, sir ?

À la dernière minute, Bob Morane s'était souvenu que la religion de Mahomet avait été adoptée par de nombreux Indiens. Et le Prophète n'a-t-il pas dit : « Une seule goutte de vin est mauvaise » ? Aussi, à tout hasard, Bob avait-il formellement interdit à Bill de commander la moindre boisson alcoolisée, car cela aurait pu donner l'éveil aux complices des Frères de Vichnou. Le géant qui, sans whisky, supportait mal la chaleur de Calcutta, comme il aurait d'ailleurs mal supporté le froid des Pôles, et aussi le climat tempéré de la Riviera au printemps, le géant donc se sentait d'une humeur massacrate. Il avait soif, bien sûr, mais il ne savait au juste que boire, car il montrait une aversion presque malade pour l'eau pure et ses dérivés. Sans lâcher la serviette, il grogna, en anglais mais en prenant un accent aussi indien que possible :

— Merci... Pas maintenant... Attends quelqu'un...

Ce bref dialogue avait eu deux témoins : Helbra et le faux conducteur de vélo-taxi avec lequel Morane avait eu affaire

l'avant-veille. Sans quitter Ballantine des yeux, Helbra chuchota à son complice :

— Crois-tu que ce puisse être lui ?

— Ça m'en a tout l'air, fit l'autre pensivement. À la façon dont il tient sa serviette, elle ne peut que contenir quelque chose de précieux.

— Nous allons bien voir...

Tout en prononçant ces dernières paroles, Helbra prenait une cigarette dans son étui. Il traversa nonchalamment le hall et, s'approchant de Bill, lui demanda en bengali s'il voulait bien lui donner du feu.

Ce n'était certes pas la première fois que l'Écossais venait en Inde, et à Calcutta en particulier, et il comprenait et baragouinait tant bien que mal quelques langues populaires, mais pas assez pour donner le change et se faire passer pour un Indien. Il se contenta donc de tirer un briquet de sa poche, d'en faire jouer le déclic pour, totalement impassible, offrir du feu à Helbra, qui alluma sa cigarette, remercia et s'éloigna sans en savoir davantage.

Bill Ballantine avait fort rechigné avant d'accepter de se déguiser, car il craignait de se sentir ridicule. Pourtant, il possédait des dons insoupçonnés de comédien et, une fois entré dans la peau du personnage, il jouait à présent son rôle à la perfection. Aussi, quand il vit, traversant le hall, une jeune femme dont la silhouette pouvait correspondre à celle de Miss Clark, se leva-t-il précipitamment pour, serrant toujours la serviette sous son bras, aller à la rencontre de la nouvelle venue et la dévisager avec insistance. Étonnée, l'inconnue toisa l'impertinent et poursuivit sa route en prenant des mines de reine offensée.

Confus, ou tout au moins feignant de l'être, Bill regagna son fauteuil, d'où il continua à épier avec ostentation toutes les jeunes femmes qui entraient dans le hall, tout à fait comme si, parmi elles, il tentait de repérer une personne précise.

Toujours embusqués un peu à l'écart, Helbra et son complice ne perdaient rien du manège du faux Indien.

— C'est notre homme, dit finalement Helbra. Aucun doute à présent...

— Qu'allons-nous faire ? interrogea l'autre.

— Nous ne pouvons nous permettre aucune erreur. L'enjeu est trop important, et nous devons être sûrs avant d'agir. File immédiatement avertir les autres. À partir de ce moment, les moindres faits et gestes de cet homme doivent être surveillés.

À peine l'ex-faux conducteur de vélo-taxi venait-il de disparaître que Miss Clark et Bob Morane faisaient leur entrée dans le hall et allaient s'asseoir à une table. À leur vue, Bill feignit de sursauter légèrement. Sandrah portait, bien en évidence sur son corsage, le fameux clip devant servir à l'identifier.

Comme mû par un ressort, Bill s'était levé, pour marcher tout droit vers la table de Miss Clark et de Bob. Il s'inclina cérémonieusement devant l'Anglaise et prononça quelques mots, à voix si basse qu'Helbra, qui s'était rapproché, ne put en saisir le sens. En réalité, il s'agissait de paroles banales, ou même tout à fait farfelues, mais qui faisaient partie de la petite comédie à trois personnages qui se jouait pour l'instant.

Tout d'abord, Sandrah avait considéré Ballantine avec un étonnement parfaitement joué, puis elle lui avait tendu la main et avait feint de lui présenter Morane qui, serrant à son tour la main de son ami, l'invita, du geste, à prendre place à leur table. Tirant alors une carte routière de sa poche, il la déplia, pour se mettre à entamer, à voix basse, une discussion accompagnée de force gestes. En réalité, Bill disait :

— Je crois qu'ils sont tombés dans le panneau. Un type, qui ressemblait trait pour trait à la description que vous m'avez faite de ce Helbra, est venu me demander du feu, tout en me dévisageant avec insistance.

— Crois-tu qu'il ait remarqué ton maquillage ? demanda Bob.

Le géant eut un signe de dénégation.

— Je ne crois pas... Du moins, il n'en a rien laissé paraître... D'ailleurs, il continue à nous épier, ce qui tendrait à prouver qu'il ne se doute de rien.

Avec une lueur de convoitise dans le regard, Helbra continuait à surveiller le trio, ignorant toujours tout de la comédie se jouant sous ses yeux. Apparemment, Bob soumettait

à l'envoyé du Maharajah un projet qui n'avait pas tout à fait son assentiment. L'Indien protestait avec force et, à plusieurs reprises, il frappa de la main sur sa serviette, comme pour appuyer ses paroles. Plusieurs fois aussi, il s'était tourné vers Miss Clark pour lui demander quelque chose et n'obtenir d'elle que de grands signes de dénégation.

Au terme de ce qui, aux yeux d'Helbra, ne pouvait être qu'une vive discussion, l'Indien parut se rendre finalement aux arguments de Morane. Ce fut ce moment que Miss Clark choisit pour se lever, prendre congé de ses deux compagnons et disparaître. Bill Ballantine la suivit longuement du regard, jusqu'à ce qu'elle eût disparu au détour de l'escalier menant aux étages, puis, semblant prendre soudain un parti, il se pencha et murmura quelques mots à l'oreille de Morane, qui approuva silencieusement. Ils se levèrent à leur tour et l'Écossais, serrant toujours la serviette sous son bras, accompagna Bob jusqu'à la sortie de l'hôtel, non sans avoir eu soin de jeter des regards inquiets autour de lui. Morane qui, lui, paraissait tout à fait à l'aise, se dirigea vers les garages, Ballantine toujours sur les talons.

Ce manège n'avait pas échappé à Helbra, que le faux conducteur de vélo-taxi venait de rejoindre.

— Il s'agit de ne pas les perdre de vue, gronda Helbra. Désormais, les bijoux ne peuvent plus nous échapper.

— Et le Soleil de Vichnou sera entre nos mains, ajouta l'autre. Quels sont vos ordres ?

— Y a-t-il toujours, comme prévu, une voiture qui attend devant l'hôtel ? s'enquit Helbra.

— Certainement...

— Nous allons donc les suivre, les coincer et nous emparer de la serviette... S'ils tentent de résister, nous les abattons sans pitié.

*

Dans le rétroviseur de la voiture qu'il pilotait avec souplesse et sûreté, Bob Morane ne cessait de surveiller la chaussée

derrière lui. Depuis longtemps, il avait repéré la limousine qui les suivait depuis leur départ de l'hôtel.

Il sourit et murmura avec satisfaction :

— Tout va bien... Ils nous filent le train comme des caniches bien dressés. Bill, qui transpirait abondamment sous son turban, n'émit que quelques onomatopées inintelligibles, ce qui témoignait bien de sa mauvaise humeur.

— Quelle tête d'enterrement vous faites, monsieur l'Envoyé du Maharajah, goguenarda Morane.

Et, malicieusement, il ajouta :

— Mais, peut-être, un peu de whisky vous réconforterait-il ?

Comme Bill, toujours boudeur, s'obstinait à garder le silence, Bob, tenant son volant d'une main, tira de sa poche une petite flasque de whisky et la tendit à son ami, dont le visage s'illumina aussitôt. Avec dévotion, il saisit la flasque, en dévissa le capuchon et but, à même le goulot, une ample rasade. Ensuite, poussant un soupir de soulagement, il déclara avec insouciance :

— Du moment que nous avons des réserves, commandant, vous pouvez bien nous faire faire le tour des Indes si vous voulez.

On traversa les quartiers excentriques de la ville et, au fur et à mesure, que l'on approchait de la périphérie, la foule se faisait moins dense. De temps à autre, Morane jetait un coup d'œil dans son rétroviseur, pour surveiller la limousine des poursuivants, qui se tenait toujours dans leur sillage. Il faut dire d'ailleurs que Bob mettait toute la bonne volonté possible pour ne pas la distancer.

Bientôt, on déboucha en pleine campagne et la route s'étendit, libre, devant Morane, qui se mit à rire silencieusement.

— À présent, murmura-t-il, puisque ces gens me semblent aimer les voyages, on va leur faire voir du pays.

Et il appuya sur l'accélérateur...

VIII

De la fenêtre de sa chambre, Miss Clark et l'envoyé du Maharajah – le vrai celui-là – avaient guetté le départ des deux voitures, celle de Bob et celle où avaient pris place Helbra et son complice. Quand les véhicules eurent disparu, happés par la circulation, l'Indien ouvrit un sac qu'il avait posé sur la table et étala sous les yeux de Sandrah éblouie tout un flot de gemmes étincelantes, qui coulèrent l'une sur l'autre en vagues lentes. Au milieu de toutes ces merveilles, le Soleil de Vichnou, large comme une main aux doigts ouverts, scintillait de tous les feux blancs et verts de ses diamants et de ses émeraudes, dont les moindres atteignaient la taille d'une noisette.

Comme la jeune fille, quoiqu'elle eût contemplé bien des bijoux dans sa vie, demeurait muette d'admiration devant cet amoncellement de richesses, l'Indien rompit sèchement le silence.

— Tout est bien en ordre, Miss Clark ?

Rappelée à la réalité, Sandrah tira, de son sac un petit carnet qu'elle ouvrit, pour consulter la liste des bijoux et s'assurer de leur présence parmi ceux étalés devant elle.

Il lui fallut une dizaine de minutes pour effectuer ce petit travail de vérification. Finalement, elle conclut :

— Tout est en règle... Les pièces annoncées sont là.

Elle tendit à l'Indien un rectangle de papier et continua :

— Voici un chèque au nom du Maharajah, tiré sur une banque anglaise. À présent, il ne nous reste plus qu'à nous séparer.

Rapidement, l'Indien vérifia le chèque. Il eut un hochement de tête satisfait et déclara à son tour :

— Tout est en règle... En ce qui vous concerne, Miss Clark, le temps presse, car Helbra et son complice ne tarderont pas à s'apercevoir du stratagème employé par vos amis. Alors, ils reviendront ici dare-dare... L'avion à destination de Londres

part dans une heure. Gagnez l'aéroport au plus vite... Je me chargerai de régler votre note d'hôtel et de faire suivre vos bagages.

*

Pendant que se déroulait cette scène entre Sandrah et l'envoyé du Maharajah, la voiture pilotée par Bob Morane continuait à filer à belle allure. Elle avait dépassé l'aérodrome et continuait à s'enfoncer à travers la banlieue de Calcutta.

— Ils n'ont pas perdu notre trace au moins ? s'inquiéta Bill.

L'œil rivé au rétroviseur, Bob secoua la tête.

— Pas de danger, fit-il. Ils nous obéissent au doigt et à l'œil. Je crois que c'est le moment d'avoir l'air de remarquer qu'ils nous poursuivent et d'appuyer un peu sur le champignon.

Docilement, la voiture obéit à l'appel du pied de son conducteur et, bientôt, elle atteignait le 140. C'est alors que quelque chose d'inattendu se passa : au lieu d'être distancée, l'auto des poursuivants se mit au contraire à gagner du terrain.

— J'ai l'impression que ces messieurs brûlent d'envie de faire un brin de conversation... Accroche-toi bien, Bill : on va appuyer sur le champignon. Va y avoir du sport...

Tout en prononçant ces mots, Morane pressait l'accélérateur à fond. Rapidement, l'aiguille du compteur passa de 140 à 160, puis à 180.

— Nous allons y laisser nos os, fit remarquer Bill sans que rien, dans son attitude ne marquât la peur. Cette mauvaise route n'a rien d'une piste à records.

— Peut-être, admit Bob, mais il faut absolument empêcher Helbra de nous rejoindre... du moins tout de suite. Plus nous tirons les choses en longueur, plus cela laissera de chances à Sandrah.

Pourtant, Morane eut beau solliciter davantage de son engin, il ne réussit pas à le faire grimper au-delà de 185. De son côté, Helbra semblait décidé lui aussi à prendre des risques, et sa voiture devait recéler sous son capot un nombre impressionnant de chevaux, car elle se rapprochait régulièrement.

— Ça alors ! s'exclama Bill, qui jetait sans cesse des regards attentifs par la custode arrière. Ils doivent au moins avoir monté un moteur d'avion sur leur *tire*...

— Sans doute un compresseur, corrigea Bob. Si nous continuons à rouler en ligne droite, nous serons infailliblement rejoints avant quelques kilomètres. Sur du macaroni, on pourrait s'en tirer...

Sur la droite, une voie secondaire s'embranchait à la grand-route. Rapidement, Morane descendit de vitesse et freina à mort. Dans un hurlement de pneus raclant le sol, la voiture effectua un savant dérapage contrôlé et prit le tournant à la corde, évitant de justesse le fossé. Sans se soucier des protestations de Bill qui, surpris par la manœuvre, s'était cogné le front à la portière, Bob les dents serrées, redressa et accéléra aussitôt, tout en demandant à l'adresse de son ami :

— Quelle heure est-il ?

Ballantine jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet.

— Quinze heures vingt-sept, commandant.

Morane fit la moue.

— Et l'avion quitte Calcutta à 16 h 10. Il faut que nous emmenions nos poursuivants le plus loin possible de l'aéroport afin de permettre à Sandrah de prendre son avion pour être tout à fait à l'abri.

L'initiative assez audacieuse de Bob lui avait fait gagner un temps précieux, car ses poursuivants, pris au dépourvu, avaient dépassé le carrefour et, pour s'engager sur la route secondaire, ils avaient dû faire marche arrière avant de pouvoir se lancer à nouveau aux trousses des deux amis.

La route que Bob avait choisie au hasard était à peine empierrée et semée de fondrières qui secouaient durement les véhicules. Par un caprice dont les chemins sont coutumiers en Inde, cette route rejoignait bientôt la grande chaussée pratiquement déserte, ce qui permit aux poursuivants de rogner l'avance que Morane avait réussi à prendre sur eux. Par bonheur, une autre voie transversale s'offrit cinq ou six kilomètres plus loin. Il était temps, car la voiture pilotée par Helbra n'était plus qu'à quelques centaines de mètres. Bob donna un violent coup de volant, pour s'engager sur ce nouveau

chemin secondaire, qui se révéla plus épouvantable encore que le premier.

Pendant que son véhicule tanguait de caniveau en caniveau comme un navire perdu dans la tempête rebondit de vague en vague, Morane remarqua flegmatiquement :

— Tu n'as pas l'impression, mon vieux Bill, que le fonds des routes manque à tous ses devoirs dans ce pays ?

Au lieu de répondre, Ballantine glissa un regard vers le compteur kilométrique dont l'aiguille oscillait entre 100 et 110, et cela malgré l'état détestable de la chaussée.

— Est-il bien nécessaire de rouler ainsi à tombeau ouvert, commandant ? gémit le géant. Vous allez finir par briser notre engin en deux.

— Un adage populaire veut qu'il ne faille jamais appeler le mauvais sort par des propos inconsidérés. Bill Ballantine venait à peine de prononcer les paroles qui précèdent que, soudain, coupé net sans doute par un caillou tranchant, un pneu avant éclata, condamnant l'auto à zigzaguer de gauche à droite de la chaussée. Bob tenta bien de redresser en faisant appel à toute sa maîtrise de pilote. Tout ce qu'il put faire cependant, ce fut d'empêcher le pire, c'est-à-dire le capotage qui pouvait être mortel pour son compagnon et lui. Mais il ne put éviter que le véhicule, dérivant de côté, allât échouer dans le fossé, où il demeura penché de côté, comme une bête blessée.

IX

Les mains toujours solidement accrochées à son volant, Bob Morane se secoua. Il était un peu groggy mais, à part cela, il avait l'impression de ne pas s'en être trop mal tiré.

— Rien de cassé, Bill ? interrogea-t-il anxieusement.

— Pour autant que je puisse m'en rendre compte, répondit avec flegme Ballantine, mes membres sont au complet. Seulement, je suis coincé dans cette maudite voiture comme un hareng fumé dans sa caque... Et vous, commandant, pas de mal ?

Un peu sonné peut-être, répondit Morane. Pour le reste, je crois être *O.K.*

Du côté de Bob, la portière n'était pas bloquée. Rapidement, il l'ouvrit et, d'un bond, il fut au-dehors. Juste à temps. Dans un crissement de pneus brutalement bloqués, la voiture d'Helbra et de son complice venait de s'arrêter à quelques mètres. Les deux Indiens en jaillirent et se ruèrent sur Morane, qui fit face. Le premier, l'ex-faux coolie fut sur lui mais, quand il frappa, Bob se déroba d'une classique esquivé de boxe, pour contre-attaquer aussitôt. Touché au menton par un poing dur comme l'acier, le scélérat s'écroula.

Pourtant, Morane ne devait pas avoir le loisir de savourer ce rapide triomphe. Avec une frénésie sauvage, Helbra avait foncé, tête baissée, et il réussit à déséquilibrer le Français qui, pris à contre-pied, s'écroula. Dans sa chute, il heurta une grosse pierre, et il demeura sur le sol, à demi inconscient.

— Tenez bon, commandant !... J'arrive !...

C'était de Bill qu'émanait cet avertissement. D'un effort surhumain, le colosse avait réussi à démolir la portière qui le coinçait. Après avoir extrait péniblement son imposante masse des débris de la voiture, il s'élançait à la rescousse.

Sans s'occuper de Morane, qui gisait à terre et reprenait peu à peu ses sens, Helbra, une lueur mauvaise dans le regard, tira

un couteau à cran d'arrêt de sa poche, en fit jaillir la lame d'une pression de pouce sur le ressort, pour attendre de pied ferme l'assaut du géant. Celui-ci avait été touché à la jambe lors de l'accident, et il boitait bas. Malgré cela, il demeurait un adversaire redoutable et Bob, qui avait maintenant repris toute sa conscience, comprit que Helbra aurait bien du mal à résister à l'assaut du géant.

Pourtant, le misérable était, lui aussi, rompu à toutes les finesses du combat corps à corps car, d'un pas de côté, il évita le poing que Bill, avec la puissance d'un marteau-pilon, lui décochait au visage et, d'un croc-en-jambe, il réussit à renverser le géant handicapé par sa jambe contuse. Poussant une exclamation de triomphe, Helbra se jeta, le poignard levé, sur son adversaire. Mais il avait eu tort de ne pas surveiller Morane qui, ayant finalement récupéré, se redressa soudain pour, se jetant sur l'Indien, le frapper du poing gauche sur le côté de la mâchoire. Le coup n'avait pas été porté avec toute la précision désirable, mais il étourdit néanmoins Helbra et Bill, profitant du répit, emprisonna le poignet du scélérat dans sa main puissante et le tordit. Poussant un cri de douleur, Helbra lâcha son poignard.

Ainsi désarmé, l'Indien ne pouvait espérer résister plus à Ballantine qu'une chèvre aux prises avec un grizzly. Cependant, ce bref affrontement ne devait pas avoir le dénouement qu'escomptaient les deux amis, car le complice de Helbra, qu'ils avaient eu tort eux aussi de ne pas surveiller, s'était relevé soudain, braquant un revolver et hurlant :

— Demeurez tranquilles, vous deux, ou je tire !...

Le ton résolu sur lequel cette menace avait été lancée ne laissait aucun doute aux intentions du bandit, bien décidé, selon toute évidence, à faire feu sans hésiter.

Tandis que son complice tenait les deux amis en respect, Helbra se relevait vivement et courait à la voiture accidentée. Sous le choc, quand l'auto avait versé dans le fossé, la serviette de Bill s'était ouverte et les écrins qu'elle contenait s'étaient éparpillés sur le plancher. Helbra en saisit un, l'ouvrit et laissa échapper un hurlement de rage en découvrant qu'il était vide. Fébrilement, il en ouvrit un second, puis un autre, puis encore

un autre. Il dut alors se rendre à l'évidence : tous les écrins étaient vides ! Les bijoux s'étaient envolés.

Livide de colère, Helbra revint vivement vers le petit groupe composé de son complice, de Bob Morane et de Bill Ballantine, et il lança à l'adresse des deux Européens :

— Ainsi, il s'agissait d'une mise en scène... C'est Miss Clark qui a les bijoux, n'est-ce pas ?

Une lueur d'ironie dans ses yeux gris d'acier, Bob déclara :

— Vraiment, on ne peut rien vous cacher... Vous avez donné dans le piège avec un enthousiasme qui nous étonne encore, mon ami et moi... Les bijoux sont entre les mains de Miss Clark, évidemment, et ils ne vont pas tarder à s'envoler pour Londres... Alors, adieu veaux, vaches, cochons, couvées pour les Frères de Vichnou...

Helbra serra les poings et gronda avec colère :

— Il faut absolument rejoindre Miss Clark au plus vite !... Ab-so-lu-ment !

Ce ne sera pas facile, objecta Morane sans abandonner son ton ironique.

— Vous croyez ? interrogea Helbra.

— J'en suis sûr même... Dans une demi-heure, Miss Clark sera à bord de l'avion pour l'Europe, et je ne pense pas qu'il vous reste le temps matériel de la rejoindre avant le départ, qui doit avoir lieu à 16 h 10.

Helbra consulta sa montre. Elle marquait 15 h 45. Il lui restait donc vingt-cinq minutes pour atteindre Miss Clark et les bijoux en même temps.

L'Indien était un bandit sans scrupules, mais il ne manquait pourtant ni de bon sens ni d'esprit de décision. Se tournant vers son complice, dont le revolver était toujours braqué sur les deux amis, il lança rapidement :

— Continue à les surveiller, Turi... À la moindre tentative de fuite, tire sans hésiter. Tu n'ignores certainement pas que les meilleurs ennemis sont les ennemis morts... De mon côté, je vais tenter d'atteindre l'Anglaise avant qu'elle quitte Calcutta.

— Cela vous prendra un certain temps, mon gros lapin, ironisa Ballantine. Nous vous avons menés assez loin pour ça.

— Si vous me croyez assez naïf pour tenter de rejoindre Miss Clark avant que l'avion ait décollé, c'est que vous me connaissez bien mal, repartit Helbra d'une voix sarcastique.

Il s'interrompit et lança d'une voix dure, à ses prisonniers :

— Allons, retournez-vous et mettez les mains derrière le dos. Avant de vous quitter, je vais vous attacher, par simple précaution.

Quand Bob Morane et Bill eurent les mains liées, Helbra s'éloigna à grands pas, sauta dans sa voiture et démarra dans un nuage de poussière. Il roula à tombeau ouvert jusqu'à ce que, sur la route nationale, il eût repéré un établissement, mi-bazar, mi-station-service, où il était sûr de trouver un téléphone. Il s'arrêta devant une pompe vétuste et, après avoir demandé au préposé de faire le plein, il expliqua :

— Des amis ont eu un accident d'auto non loin d'ici, et je dois alerter aussitôt Calcutta pour que l'on vienne les dépanner. L'un d'eux est blessé également, et il faut des soins... Puis-je me servir de votre téléphone ?

— Bien entendu, lui fut-il répondu. Passez donc dans mon bureau.

Sans se faire prier davantage, Helbra pénétra dans la pièce, feuilleta rapidement l'annuaire et, quand il eut trouvé le numéro qu'il cherchait, il demanda l'aérodrome. Quand il eut obtenu la communication, une voix féminine déclara :

— Ici l'aéroport de Dum Dum... À votre service...

— Je voudrais contacter immédiatement Miss Sandrah Clark, expliqua Helbra. Elle doit décoller avec l'avion qui part pour Londres à 16 h 10. Voulez-vous lui demander immédiatement par haut-parleur de venir prendre une communication téléphonique ?

— Il est près de 16 heures... Je crains qu'il ne soit trop tard.

— C'est très important, jeta Helbra d'une voix dont l'angoisse n'était qu'à moitié feinte. Une question de vie ou de mort... J'aimerais que vous fassiez l'impossible.

Après un silence qui, pour Helbra, parut durer une éternité, la correspondante daigna répondre :

— Je vais essayer d'atteindre Miss Clark, mais je ne vous promets rien... De la part de qui ?

Cette question ne prit pas Helbra au dépourvu. Il répliqua aussitôt :

— Vous lui direz que c'est de la part de Bob. Bob Morane.

*

Tenant à la main la sacoche contenant les bijoux du Maharajah, Miss Clark considérait rêveusement le gigantesque avion, brillant comme de l'argent, qui devait la ramener à Londres. Un à un, les voyageurs grimpaient l'escalier mobile et s'engouffraient dans les flancs de l'appareil, dont les réacteurs ronflaient déjà au ralenti.

À quelques minutes du départ, la jeune fille se rendait compte avec nostalgie qu'elle laissait derrière elle un ami cher en la personne de Morane, dont la désinvolture, le désintéressement et le total mépris du danger l'avaient profondément touchée. En plus, il y avait l'incertitude en ce qui concernait le sort du Français et de son ami. Avaient-ils réussi à échapper à leurs poursuivants ou, au contraire...

Soudain, Sandrah sursauta. Un haut-parleur hurlait, derrière elle :

— Miss Sandrah Clark, passagère du Boeing C 82, à destination de Londres, est demandée d'urgence à la centrale téléphonique, de la part de M. Morane. Il s'agit d'un message urgent.

La grosse horloge électrique de la tour de contrôle indiquait 16 h 04, et Sandrah comprit que, si elle répondait à l'appel venant d'être lancé, elle manquerait le départ. Pourtant, si Bob se manifestait ainsi, c'était assurément pour une raison grave. Sans hésiter, elle tourna le dos à l'avion et, à pas rapides, gagna la centrale téléphonique, où la standardiste lui désigna une cabine. La jeune fille y pénétra, le cœur battant, décrocha le combiné et fit d'une voix rapide :

— Allô, Bob ?... Ici Sandrah... Que se passe-t-il ?

Ce fut la voix mielleuse de Helbra qui répondit :

— Bonjour, Miss Clark... Ce n'est pas M. Morane qui vous parle, et cela pour la bonne raison qu'il se trouve pour le

moment entre les mains des Frères de Vichnou, tout comme son ami le faux Indien.

— Entre les mains des Frères de Vichnou ? balbutia Sandrah, stupéfaite.

Mais son correspondant poursuivait :

— Je me nomme Helbra, et nous avons déjà eu l'occasion de nous rencontrer à l'hôtel Impérial... Ainsi, vous pensiez vous jouer de nous en nous faisant courir après vos deux amis pendant que, tranquillement, vous preniez l'avion pour Londres ?... Mes compliments... C'était bien machiné, et vous avez presque failli réussir.

— Presque ? fit la jeune fille narquoisement. Dites que j'ai tout à fait réussi.

— Cela pourrait être vrai, dans un sens, admit Helbra. Vos amis nous ont menés voir du pays, et je me trouve au moins à trente milles de l'aéroport, dans l'impossibilité totale de vous rejoindre physiquement avant le départ de votre avion.

— Dans ce cas, dit Miss Clark, je ne vois pas très bien ce que nous pourrions encore avoir à nous dire.

Elle allait raccrocher, quand Helbra jeta, d'une voix hâtive :

— Un instant !... Vous oubliez que M. Morane et son compagnon sont entre nos mains !

— Il ne leur est rien arrivé de mal, au moins ? demanda Sandrah, incapable de dissimuler sa soudaine inquiétude.

— Pas encore... Leur voiture a capoté, mais ils sont sains et saufs... Je les ai laissés sous bonne garde...

— Et qu'allez-vous faire d'eux ?

La voix du scélérat se fit inflexible.

— Cela dépend de vous et non de moi, miss. Si vous estimez que les bijoux valent plus que la vie de deux hommes, prenez votre avion. Il doit en être temps encore.

— Vous voulez dire que, si je pars, vous mettrez Bob et son ami à mort, froidement ?

— Assurément, et dans des tortures raffinées encore. Vous avez le choix, Miss Clark : ou vous nous apportez les bijoux – et en particulier le Soleil de Vichnou – ou vos amis passeront de bien mauvais moments... avant d'aller rejoindre leurs ancêtres.

— Mais c'est monstrueux ! s'exclama la jeune Anglaise.

— Monstrueux ou non, dit Helbra d'un ton implacable, il en sera ainsi... C'est à prendre ou à laisser.

— Vous oubliez que ces bijoux ne m'appartiennent pas ! cria Sandrah avec désespoir...

— Tant mieux, répliqua Helbra de la même voix dure. Le sacrifice vous en sera moins pénible.

— Et puis, nous, nous avons une raison majeure pour vouloir posséder ces bijoux, et nous ne reculerons devant rien pour les obtenir.

— Si je vous cède les bijoux, s'inquiéta la jeune fille, relâcherez-vous M. Morane et son ami ?

— Vous avez ma parole, assura gravement Helbra.

— Qui me dit que vous tiendrez votre promesse ?

— Il n'y a aucun doute à avoir à ce sujet, répondit l'Indien d'une voix rassurante. Quel intérêt aurions-nous à supprimer vos amis dès l'instant où le Soleil de Vichnou et les autres bijoux seront entre nos mains ?

— Si seulement je pouvais être sûre de ce que vous dites...

Mais, sentant que la résistance de Miss Clark faiblissait, Helbra jouait son va-tout et ordonnait :

— Vous allez prendre une voiture et emprunter, seule, la grand-route qui mène à Dacca. Nous vous attendrons à l'embranchement de cette route avec celle menant à un village nommé Jipour. L'aéroport est surveillé par mes hommes et vos moindres faits et gestes seront épiés. Si vous n'êtes pas au rendez-vous dans deux heures, ou si vous alertez la police, vos amis seront torturés, puis exécutés sans pitié.

Et, certain d'avoir gagné la partie, le misérable raccrocha brutalement.

X

Sentimentale, douée de sentiments humanitaires extrêmes, Sandrah Clark se sentait bien incapable de condamner deux hommes à la mort. Aussi ne balançait-elle pas longtemps avant de prendre une décision. Laissant son avion décoller sans elle, elle quitta en hâte l'aérodrome et réussit à louer une voiture à bord de laquelle elle prit la direction de Decca. À côté d'elle, sur le siège avant, elle avait posé la sacoche contenant les bijoux et dont, Helbra le lui avait clairement signifié, dépendait l'existence de Morane et de Ballantine.

Les milles succédèrent aux milles et, au fur et à mesure de l'avance, l'inquiétude pinçait davantage le cœur de la jeune fille. Allait-elle arriver à temps pour sauver les deux amis ? Si une avarie, panne de moteur ou pneu crevé la retardait au-delà du temps imparti par Helbra, ce dernier mettrait-il sa menace à exécution ?

Finalement, un panneau indiqua la route de Jipour. À peine l'auto s'y était-elle engagée que Helbra émergea du fossé, pour se dresser au milieu de la chaussée et, le bras levé, faire signe à Sandrah de stopper. Elle obéit et, à peine la voiture s'était-elle immobilisée que deux autres Indiens jaillirent du fossé, revolver au poing, pour venir se placer de chaque côté de la voiture.

D'un geste brutal, Helbra ouvrit la portière et s'empara de la sacoche. Rapidement, il l'ouvrit et, sous les regards brillant de convoitise de ses complices, il fit rouler les bijoux entre ses doigts. Pendant quelques instants, il s'attarda au Soleil de Vichnou, puis il referma la sacoche.

Il s'inclina et fit, avec un rictus haineux :

— M. Morane et son ami ont une bien grande valeur à vos yeux, Miss Clark, puisque pour les sauver vous sacrifiez un tel trésor.

Comme la jeune fille le toisait avec dédain, sans répondre, Helbra poursuivit :

— Passez-moi le volant et allez vous asseoir sur la banquette arrière.

Pendant que Sandrah obéissait sans mot dire, le scélérat se tournait vers les deux autres Indiens, pour ordonner :

— Que l'un de vous s'installe auprès de Miss Clark et ne la quitte pas des yeux. L'autre suivra avec notre voiture.

L'auto des Frères de Vichnou était dissimulée derrière un bouquet d'arbres et, quelques minutes plus tard, les deux véhicules roulaient à belle allure, l'un derrière l'autre.

Sandrah se décida enfin à sortir de son mutisme, pour demander à Helbra :

— Où me conduisez-vous ?

— Voir vos deux amis, répondit l'autre sans détourner son regard de la route. Voyez-vous, Miss Clark, vous êtes vraiment trop crédule. Je pensais que vous aviez fait semblant d'accepter mon marché pour m'attirer dans un traquenard, et c'est pour cette raison que j'ai fait venir deux de mes hommes, afin qu'ils me prêtent main-forte si le besoin s'en faisait sentir. Mais vous venez seule, et sans armes... Il est vraiment difficile de croire à une telle naïveté.

— C'est en toute lucidité que j'ai fait le sacrifice des bijoux, répliqua la jeune Anglaise. Prévenir la police ou porter une arme quelconque pour tenter d'en faire usage contre vous, c'était risquer en même temps, en cas d'échec, la vie de mes amis.

Un ricanement sonore échappa à Helbra.

— Et vous pensez les sauver par votre sacrifice ? Vous m'apparaissez décidément de plus en plus naïve, car vous n'allez revoir ces gentlemen que pour mourir en leur compagnie.

Sandrah réprima un geste d'indignation.

— Mais vous m'aviez donné votre parole !

— Une parole qu'il m'est impossible de tenir, compléta Helbra. Tous trois êtes devenus des témoins trop gênants. Si vous déposez plainte, pour enlèvement et vol, auprès de vos consuls respectifs, cela ne manquera pas de provoquer des protestations officielles, des demandes d'enquêtes auxquelles la police indienne ne pourra que donner suite. Cette idée ne me plaît pas du tout. C'est pour cette raison que j'ai décidé de vous supprimer car, seuls, les morts ne parlent pas.

— Vous êtes un lâche ! lança Sandrah avec colère et mépris. Quoi qu'il arrive, il faut respecter la parole donnée... et vous m'aviez donné la vôtre...

— Chacun a sa conception de l'honneur, remarqua Helbra sans s'émouvoir. Mais je suppose que vous brûlez d'envie de revoir vos amis... Nous voici arrivés.

L'auto ralentit et s'arrêta au bord de la route, et la voiture qui la suivait vint s'immobiliser derrière elle, presque pare-chocs contre pare-chocs. Surveillée par les trois Indiens, Sandrah fut poussée vers l'endroit où, à l'abri d'un bouquet d'arbustes, un peu à l'écart de la chaussée, Bob Morane et Bill Ballantine avaient été laissés sous la garde du dénommé Turi. Mais là, une terrible imprécation jaillit de la bouche de Helbra. Turi était étendu sur le sol, les poignets et les chevilles entravés. Il devait avoir été assommé de belle façon, car il avait perdu connaissance.

Quant à Bob et à Bill, ils brillaient par leur absence.

*

Tandis que Helbra s'occupait à entrer en contact avec Miss Clark, Bob Morane et Bill Ballantine, les mains liées derrière le dos, étaient demeurés sous la surveillance de l'ex-coolie, qui continuait à les menacer de son arme. Comme on le pense, la première préoccupation des deux Européens était de trouver le moyen de fausser compagnie à leur garde. Mais comment ? Turi ne cessait de les surveiller, et ils devinaient qu'à la moindre tentative de fuite de leur part, ils seraient aussitôt abattus.

Pourtant, Bob savait que l'on se préparait à attirer Sandrah dans un piège et qu'il fallait, d'une façon ou d'une autre, retourner la situation en leur faveur avant qu'il soit trop tard. Pourtant, que pouvaient deux hommes désarmés et ligotés, tout vigoureux et adroits fussent-ils, contre un fanatique braquant un revolver dont, selon toute évidence, il savait se servir.

« Une seule solution, avait songé Morane, la ruse... Détourner l'attention de notre garde... »

Il n'était pas homme à tergiverser longtemps, et il passa aussitôt à l'action. Ses regards se fixèrent sur un point du sol

situé à cinquante centimètres environ en arrière de Turi. Et, soudain, il lança cet avertissement :

— Attention !... Un serpent derrière vous... Un cobra...

La crainte du terrible ophidien est telle, en Inde, que le premier mouvement de Turi fut de se retourner. En une fraction de seconde cependant, il comprit que c'était là un piège qu'on lui tendait, et il voulut à nouveau faire face à ses prisonniers. Bob ne lui en avait cependant pas laissé le temps. Se projetant les pieds en avant, un peu à la façon d'un catcheur, il toucha aux genoux Turi qui, poussant un hurlement de douleur, lâcha son revolver et s'écroula. Dans un mouvement réflexe, et malgré sa souffrance, l'Indien tenta aussitôt de récupérer son arme mais, cette fois, ce fut à la mâchoire que le talon de Bob l'atteignit. Le coup avait été porté avec la violence d'une ruade de cheval et, définitivement knock-out, le Frère de Vichnou ne bougea plus.

— Bien joué, commandant ! s'était écrié Bill, qui avait suivi toute la scène en connaisseur. Il ne nous reste plus qu'à nous débarrasser de nos liens... Mais je ne crois pas qu'il soit bien utile de nous presser, car j'ai l'impression que notre ami ne reviendra pas avant longtemps de son voyage au pays des songes. Encore heureux pour lui s'il s'en tire sans une mâchoire brisée.

— Ce n'est pas lui que je crains, dit Morane, mais Helbra, qui peut revenir à tout moment. Hâtons-nous, car chaque minute risque de compter... Je vais essayer de dénouer tes liens avec les dents.

Par bonheur, Helbra, dans sa précipitation de rejoindre Miss Clark avant le départ de l'avion, n'avait pas eu le loisir d'attacher les deux amis avec trop de soins, et cela simplifia la tâche de Bob. Après quelques essais infructueux, il réussit à faire se relâcher les liens de Bill, puis à les détacher tout à fait.

Quand le géant fut libre, il sortit un couteau pliant de sa poche et trancha les cordes immobilisant les poignets de Morane.

— À présent, dit le Français, jouons la fille de l'air, car j'ai l'impression que l'endroit ne va pas tarder à devenir malsain... Mais, avant tout, empochons le revolver de cette fripouille, puis arrangeons-nous pour disparaître dans la nature.

On connaît la colère qui s'empara de Helbra quand celui-ci s'aperçut de la fuite des deux Européens. Bien entendu, il ne pouvait que deviner ce qui s'était passé et, dans sa rage, il s'approcha de Turi, toujours inconscient, et au lieu d'essayer de le ranimer, il lui décocha une série de furieux coups de pied dans les côtes.

Comme l'autre s'obstinait à ne pas revenir à lui, Helbra lança un ordre bref et ses deux complices, empoignant Turi par bras et par jambes, allèrent le déposer dans leur voiture. Quand ils furent revenus, Helbra lança un regard narquois à Sandrah qui, toute à la joie de savoir que Bob et son compagnon avaient réussi à s'en tirer, ne songeait même plus à son propre sort.

— Je vois, Miss Clark, constata Helbra, que le départ de vos amis vous réjouit plutôt qu'il ne vous attriste... Mais soyez rassurée, je m'occuperai d'eux plus tard, et cette fuite ne changera en rien votre sort... Vous allez mourir, ce qui fera toujours un témoin d'éliminé.

Pendant que Helbra parlait ainsi, un de ses complices avait tiré son revolver, pour en pointer lentement le canon vers la poitrine de la jeune fille qui, certaine de n'avoir aucune pitié à attendre de ces bandits, préféra considérer son bourreau droit dans les yeux, pour attendre bravement la mort.

— Un instant ! recommanda Helbra. Ces campagnes sont assez peuplées, et il ne s'agit pas d'attirer du monde par des coups de feu, du moins tant que je suis ici avec les bijoux.

Il se tourna vers l'Indien au revolver et continua :

— Nous allons partir à bord de notre voiture. Toi, tu resteras ici et, quand nous serons à bonne distance, tu élimineras Miss Clark, pour nous rejoindre ensuite à bord de son propre véhicule. Nous t'attendrons à l'endroit que tu sais... Compris ?

L'homme au revolver eut un signe de tête affirmatif.

— Compris, dit-il. Dans combien de temps pourrai-je ouvrir le feu ?

Helbra haussa les épaules avec indifférence, un peu comme s'il se désintéressait totalement du sort de Sandrah.

— Dans un quart d'heure, nous serons loin, se contenta-t-il de dire.

Sans un regard pour la jeune femme qu'il venait de condamner à une mort prochaine, le misérable s'éloigna, suivi du second Indien présent. Quelques minutes plus tard, Miss Clark entendit le bruit d'une auto qui démarrait, et elle demeura seule, face au tueur fanatique dans les yeux duquel, elle le savait, ne brillerait jamais la moindre lueur de pitié...

*

Sandrah, qui dissimulait des nerfs d'acier sous une frêle et gracieuse apparence, luttait de toutes ses forces pour ne pas s'abandonner au désespoir. Ignorant qu'elle avait été capturée par les Frères de Vichnou, Bob Morane et Bill Ballantine devaient être loin maintenant, et elle n'avait assurément aucun secours à attendre d'eux. Aucune chance donc pour elle d'échapper à la mort.

— Combien de temps lui restait-il à vivre ? Dix minutes peut-être s'étaient écoulées depuis le départ de Helbra. Domptant son angoisse, Sandrah demanda à l'Indien, d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre indifférente :

— N'est-ce pas le moment ?

Avec le sérieux d'un technicien chargé d'une expérience et pour qui le *timing* est sacré, le tueur consulta sa montre et répondit :

— Helbra a dit : un quart d'heure... Il reste six minutes...

— Et vous vous sentirez capable, ce laps de temps écoulé, de tuer froidement une femme sans défense ? interrogea la jeune fille.

Le visage basané de l'Indien ne broncha pas d'un trait, à part les lèvres, quand il déclara :

— Lorsqu'un maître des Frères de Vichnou a parlé, il n'y a qu'à obéir, quel que soit l'ordre donné.

— Même si l'on vous demande d'accomplir une action criminelle ?

— Ce n'est pas à un simple membre du parti qu'il appartient de discuter les ordres de son chef.

— Ce chef, c'est donc Helbra ? s'enquit Sandrah.

Au lieu de répondre, le tueur jeta un nouveau coup d'œil à sa montre et fit observer :

— Plus que quatre minutes...

Mais la jeune Anglaise avait compris depuis longtemps qu'il lui fallait avant tout tirer les choses en longueur, gagner du temps puisque, comme l'affirmait l'adage, tant qu'il y avait de la vie, il y avait de l'espoir.

— Vous pouvez me révéler l'identité de votre chef, insista-t-elle. Au point où nous en sommes, cela n'a plus guère d'importance.

— Aucune importance, en effet, admit l'autre... Helbra est un des chefs du parti des Frères de Vichnou, certes, mais il n'en est pas le grand maître.

— Oui est-ce alors ?

L'Indien secoua la tête et réprima un frisson.

— Personne ne connaît le grand maître, dit-il. Nul ne sait son nom, sauf peut-être les chefs supérieurs, comme Helbra. Mais eux-mêmes n'ont jamais vu sans doute son visage, et il fait exécuter sans pitié ceux qui trahissent.

— Si vous me laissiez la vie, cet acte de clémence – j'allais dire d'humanité – de votre part serait considéré comme une trahison.

Le tueur eut un signe affirmatif.

— Oui, comme une trahison, et cela me coûterait immanquablement la vie. Voilà pourquoi je suis obligé de vous tuer.

— Mais qui saurait que vous m'avez épargnée ? objecta faiblement Sandrah. Je regagnerais l'Angleterre et...

Ignorant cette remarque, l'Indien jeta un nouveau regard à sa montre et coupa la parole à sa future victime.

— Il y a à présent quinze minutes que le chef est parti.

D'une main qui ne tremblait pas, il braqua son arme sur Sandrah, et celle-ci comprit de façon définitive qu'elle n'avait réellement aucune pitié à attendre du fanatique auquel Helbra avait conféré la charge provisoire d'exécuteur. Elle serra les poings, jusqu'à ce que ses ongles lui entrassent douloureusement dans les paumes, puis elle fixa sur son bourreau les regards fermes de ses admirables yeux bleus, et

elle laissa tomber avec un souverain mépris ces paroles qu'on aimerait mettre dans la bouche d'une héroïne légendaire.

— Faites donc votre besoin de lâche !

XI

Toute menue dans le tailleur vert d'eau qu'elle avait revêtu pour son voyage vers Londres, Sandrah attendait la mort avec un flegme apparent, tout britannique. Devant tant de courage allié à tant de grâce, le criminel le plus endurci se serait laissé apitoyer. Mais l'Indien, fanatisé par la passion politique, n'était plus qu'une inhumaine et obéissante machine... Tel un automate bien réglé, il avait levé son arme, visé, et il s'apprêtait à tirer...

Pourtant, le coup ne partit pas, car une pierre avait traversé l'air en ronflant pour, avec une précision quasi miraculeuse, atteindre à la tempe le forban qui s'écroula, assommé net, telle une masse de substance inerte.

Alors, de derrière le buisson qui les dissimulait, Bob Morane et Bill Ballantine jaillirent tels des diables hors d'une boîte. En trois enjambées, le gigantesque Bill fut près de l'Indien qui gisait, toujours inerte et les bras en croix, sur le sol, et il ramassa le revolver.

Sandrah avait résisté crânement, jusqu'à l'ultime seconde, à la terrible menace de mort pesant sur elle. Pourtant, quand elle comprit que l'intervention des deux amis l'avait définitivement sauvée, ses nerfs, soumis à trop rude épreuve, lâchèrent soudain, et elle sentit ses jambes se dérober sous elle. Sans doute serait-elle tombée si Bob ne l'avait retenue d'une main ferme. Alors, elle enfouit son visage au creux de l'épaule du Français pour, secouée de sanglots convulsifs, balbutier :

— Je n'espérais pas que vous viendriez, Bob... Je n'espérais pas...

Il la prit par le menton et l'obligea à relever la tête, pour la regarder.

— Vous auriez dû savoir que Bill et moi arrivons toujours à temps, petite fille, dit-il avec un sourire rassurant. J'ai admiré votre cran, et je suis fier de vous. Beaucoup, à votre place, se

seraient roulées à terre en suppliant son bourreau de l'épargner. Vous, au contraire, avez tenu le coup jusqu'au bout... Un vrai petit soldat !...

— Je... j'ai fait de mon mieux, répondit Sandrah, qui riait maintenant à travers ses larmes.

— J'ai fait de mon mieux également, fit Bob. J'ai toujours été très expert dans le lancement des cailloux. Tout gamin, j'étais la terreur du voisinage et, rien qu'à me voir, les vitres du quartier se brisaient toutes seules.

Bill Ballantine, qui s'était assuré que le complice de Helbra était toujours hors d'état de nuire, s'avança vers son ami et la jeune fille, pour lancer à son tour, sur un ton admiratif :

— Vous avez tout simplement été magnifique, Sandrah.

Elle ouvrit son sac à main, qu'elle n'avait pas lâché, en tira un minuscule mouchoir et se tamponna les yeux.

— Comment avez-vous fait pour deviner que j'étais en danger ? interrogea-t-elle.

— Nous avons réussi à jouer un petit tour à notre façon à l'homme qui nous gardait, expliqua Bob. Tout d'abord, nous avons pensé à appeler la police, à Calcutta, mais il lui aurait fallu trop de temps pour arriver sur les lieux. D'autre part, nous supposions que Helbra allait s'arranger pour vous capturer et vous ramener ici s'il y réussissait. Alors, Bill et moi nous nous sommes embusqués à peu de distance d'ici et avons assisté à votre arrivée et à celle des Frères de Vichnou, ainsi qu'au départ de Helbra. Tout d'abord, nous n'avons pas compris pourquoi il vous laissait seule avec cet homme armé. Néanmoins, pour parer à toute éventualité, nous nous sommes approchés en rampant et en nous glissant de buisson en buisson. C'est seulement quand l'Indien vous a ajustée que nous avons réalisé qu'il avait pour mission de vous éliminer... Vous connaissez la suite. Bien entendu, j'aurais pu faire usage de l'arme que nous avions subtilisée à notre gardien, mais j'ai craint que quelque Frère de Vichnou ne soit demeuré sans les parages et je n'ai pas voulu risquer d'attirer son attention. J'ai préféré me souvenir de mes dons enfantins de lanceur de pierres... Mais nous ne devons pas perdre davantage de temps. Les bijoux sont aux mains de Helbra ; il nous faut le rejoindre au plus vite et les lui reprendre.

— Ce ne sera pas facile, commandant, fit observer Bill. Nous sommes en plein brouillard. Toutes les pistes s'arrêtent ici. Pour rejoindre Helbra, il faudrait au moins savoir où il s'est rendu...

— En effet, reconnut Bob. Mais tout n'est peut-être pas perdu.

Le Français désigna le tueur indien qui, lentement, semblait recouvrer ses esprits.

— Ce misérable doit savoir où son chef comptait se rendre avec les bijoux... Faisons-le parler, et nous le saurons à notre tour.

Bill éclata d'un gros rire, pareil à un orage.

— Excellente idée, commandant !... Et ce sera moi qui me chargerai de ce petit travail.

Le colosse s'approcha de l'Indien et, de quelques gifles sonores, il parvint à le ranimer tout à fait, pour interroger immédiatement :

— Où est allé ton chef ?

L'homme roula des yeux ronds et secoua la tête.

— Je n'en sais rien, *sahib*, marmonna-t-il. Je devais rentrer chez moi et y rester en attendant de nouveaux ordres.

— Il ment ! intervint Sandrah. J'ai entendu Helbra lui dire : « Nous t'attendrons à l'endroit que tu sais... »

Comprenant que, pour arriver où il le voulait, il lui faudrait sérieusement intimider l'adversaire, Ballantine sortit le propre revolver de l'Indien et le braqua sur lui, menaçant :

— Si tu ne me révéles pas l'endroit où tu devais rejoindre Helbra, tu es un homme mort.

Devant cette arme braquée à quelques centimètres de sa tempe, le tueur perdit soudain toute contenance. Tout à l'heure, pour commettre un meurtre, son fanatisme lui donnait de la force mais, à présent que sa propre existence était en danger, il ne suffisait plus à lui conférer le courage nécessaire pour surmonter la menace.

Bill comprit que l'homme flanchait. Il lui allongea une violente bourrade et lui colla le canon du revolver sur la tempe, en hurlant :

— Réponds !... Je compte jusqu'à trois... Un... deux...

Persuadé que Ballantine n'hésiterait pas à mettre sa menace à exécution, ce en quoi il se trompait, l'Indien n'attendit pas le compte trois pour lancer avec précipitation :

— Non, attendez... Je vais vous dire... Ils sont partis pour Badhapur pour organiser la révolte... Maintenant qu'ils ont le Soleil de Vichnou...

Ballantine écarta le revolver. Presque aussitôt, son poing se détendit et atteignit l'Indien à la mâchoire, avec la force d'un marteau-pilon. L'homme, comme frappé par la foudre, s'affaissa en arrière et ne bougea plus.

Lentement, l'Écossais se redressa, disant d'une voix sourde :

— Il m'a cru aussi dénué de scrupules que lui. S'il n'avait pas voulu parler, nous serions dans de beaux draps... Enfin, nous avons bluffé, et cela a pris... Alors, que faisons-nous, commandant ?

— Il n'y a pas à hésiter, répliqua Bob. Nous allons gagner Badhapur sans retard et essayer de retrouver Helbra et les bijoux... Les Frères de Vichnou pensent avoir gagné la bataille, alors qu'en réalité ils ont seulement remporté la première manche...

*

Le lendemain, après un voyage sans histoire, Bob Morane, Bill Ballantine et Sandrah Clark faisaient leur entrée à Badhapur, au volant de la voiture louée à l'aérodrome par Sandrah, et qu'ils avaient récupérée.

Badhapur était une petite cité, de quelques milliers d'âmes à peine, située à cinq cents kilomètres environ au nord-ouest de Calcutta et où la civilisation occidentale n'avait pas encore imprimé sa marque. Certes, on y rencontrait des voitures automobiles, mais en très petit nombre et, si une centrale électrique y avait été installée, c'était par simple caprice du Maharajah, et elle ne servait à alimenter en courant que le palais lui-même, quelques hôtels et maisons de riches commerçants. Partout la misère y régnait, comme à Calcutta, mais avec cette différence que, dans une ville aussi peu

importante, il eût été aisé de la combattre avec un peu d'argent et beaucoup d'humanité.

— Apparemment, avait remarqué Bill Ballantine, le Maharajah se soucie assez peu du sort de ses sujets.

— Certains de ces potentats, au contraire, prennent grand soin du bien-être de la population de leurs États, fit Bob. Par contre, il y en a d'autres qui laissent croupir leurs peuples dans la misère, et ce en dépit de leurs fabuleuses richesses.

— En parlant de richesses, intervint Sandrah, il semble que le Maharajah de Badhapur soit particulièrement désargenté. Il est en effet rare qu'un prince indien vende ses bijoux, surtout si, comme dans le cas qui nous occupe, la disparition de l'un d'eux peut provoquer des troubles parmi la population.

Arrivé à une petite place où se tenait une sorte de marché public envahi par une foule en haillons, Morane arrêta la voiture pour demander son chemin. Au bord de l'accotement, un moine bouddhiste attendait sa nourriture, un bol à la main, car il est coutume que les *bhikkhous*, comme on appelle ces moines, ne subsistent qu'en devant leur pitance à la charité commune.

Se penchant par la vitre baissée de la portière, Sandrah héla le *bhikkhou* et lui demanda de loin, en anglais, le chemin du palais. Comme le moine ne semblait pas avoir entendu et demeurerait obstinément muet, la jeune fille remarqua :

— Cet homme ne doit pas connaître l'anglais...

— Fort improbable, dit Bob. Vous allez voir, Sandrah...

Quittant le volant, Morane mit pied à terre et, s'approchant du moine, il obtint sans difficulté le renseignement demandé. Il donna une généreuse obole au saint homme, qui enfouit prestement le billet sous son vêtement, pour reprendre aussitôt son immobilité de statue.

— Comme vous le voyez, Sandrah, il faut la manière, dit Bob en reprenant sa place. Entre nous si, comme Bill et moi, vous aviez voyagé longtemps à travers l'Inde, vous sauriez que la règle monastique veut que quand un moine rencontre une femme, il ne doit pas la voir.

— Est-ce exact ce que vous me racontez là ? demanda l'Anglaise, un peu surprise.

— Tout ce qu'il y a d'exact... Mais il existe des accommodements avec le ciel. Ainsi, l'argent que je viens de donner au moine est forcément impur, puisqu'il a été touché par moi ; mais, si vous le lui faisiez remarquer, il vous dirait que l'argent n'est jamais impur.

Tout en parlant, Bob avait remis la voiture en marche. Après avoir roulé quelques centaines de mètres à travers des rues en méandres bordées de masures misérables, il aperçut devant lui le palais du Maharajah, dont les hautes tours aux coupoles argentées étincelaient dans le soleil du matin.

Perché au faîte d'une colline en pente douce, ce colossal édifice était couvert de sculptures de dieux, de démons et d'animaux taillés dans la pierre avec un raffinement délicat et, en même temps, une imagination délirante.

Après avoir rangé la voiture devant le palais, Morane entreprit de parlementer avec un factionnaire enturbanné qui, dès qu'un copieux bakchich lui fut offert, devint extrêmement compréhensif. Il appela un serviteur et, peu après, ce dernier revint en annonçant que le Maharajah serait fort honoré de recevoir Miss Clark et ses compagnons. À travers des couloirs étalant un luxe de décoration inouï, les trois visiteurs furent conduits dans une grande pièce surencombrée de meubles de toutes sortes, allant des meubles modernes, à l'européenne, à ceux de bois lourds incrustés d'ivoire et de nacre, suivant l'ancienne mode indienne.

Les deux amis et la jeune fille se trouvaient depuis quelques secondes à peine dans ce salon-capharnaüm, quand le Maharajah y fit son entrée.

Zoar Khan était un homme de taille moyenne, à la peau très claire pour un Indien et aux mains très soignées et très petites, de vraies mains d'enfant. Vêtu à l'européenne, il arborait, comme seule concession aux mœurs de son pays natal, un turban de soie blanche où scintillait un fabuleux diamant cerclé d'émeraudes.

Quand les présentations eurent été faites avec un cérémonial à la fois oriental, par les courbettes et inclinaisons du buste, et occidental par les paroles, et que chacun eut pris place sur un

siège avancé par un serviteur attentif, le Maharajah demanda courtoisement à ses hôtes :

— Puis-je vous faire servir des rafraîchissements ?... Jus de fruit ?... Whisky-soda ?...

— Je prendrai un jus de fruit, répondit Bob.

— Moi de même, fit Sandrah en écho.

Bill Ballantine, lui, gardait le souvenir de la petite auberge indienne où ils avaient passé la nuit précédente, quelque part entre Calcutta et Badhapur. Il se rappelait avec horreur la mixture indigène qu'on lui avait servie sous le nom d'alcool et que son gosier d'Écossais, pourtant blindé contre toute attaque, n'avait pu supporter. Aussi fut-ce avec une sorte de ravissement qu'il s'empessa de répondre, de son côté :

— Je prendrai volontiers un whisky-soda.

Zoar Khan lança un ordre à un serviteur qui, aussitôt, s'éclipsa. Les autres domestiques s'étaient retirés eux aussi et le prince et ses hôtes demeurèrent seuls dans la pièce, circonstance dont Sandrah profita pour narrer succinctement au Maharajah à la suite de quels événements les bijoux se trouvaient maintenant entre les mains des Frères de Vichnou.

La jeune fille et ses compagnons s'attendaient à ce que le potentat témoignât d'un certain émoi. Il n'en fut rien. Zoar Khan accepta la nouvelle avec calme et, comme Sandrah s'en étonnait ouvertement, il haussa les épaules.

— Comprenez-moi bien, Miss Clark, tout cela ne me regarde plus. J'ai reçu votre chèque et je considère donc cela comme une affaire terminée en ce qui me concerne... Quant à la maison londonienne que vous représentez, je suppose qu'elle avait fait assurer les bijoux à partir du moment où ils devaient se trouver entre vos mains.

— Bien entendu, reconnut Sandrah, mais...

Le Maharajah coupa la parole à la jeune fille.

— Je vous le répète, Miss Clark, tout cela ne me concerne plus...

— Mais le Soleil de Vichnou ? insista Bill Ballantine.

— Le sage ne se révolte jamais contre ce que les dieux ont voulu, répondit Zoar Khan avec une componction qui, peut-être, n'était pas feinte. Après tout, la possession de ce bijou est

indispensable aux Frères de Vichnou pour mener leur campagne d'agitation. Ce ne sera cependant pas suffisant. Ils courent à un échec, croyez-moi.

Le sourcil froncé, Bob contemplait pensivement le bloc de glace qui flottait dans son verre de jus d'orange. Sur les derniers mots prononcés par le Maharajah, il lança avec détermination :

— Les Frères de Vichnou ont le Soleil de Vichnou, certes, mais peut-être pas pour bien longtemps. Nous avons une lance à rompre avec ces jolis messieurs et, avant longtemps, ils auront de nos nouvelles... Nous savons que leur chef – du moins un de leurs chefs, Helbra – se trouve à Badhapur, et nous parviendrons bien à le retrouver. La ville n'est pas si grande...

— Vous pensiez que les bijoux seraient ici ? s'étonna le Maharajah sans grande conviction. Ce Helbra doit être trop rusé pour ne pas avoir mis le trésor en lieu sûr.

— Nous avons la certitude que Helbra est à Badhapur, insista Bill Ballantine, et les bijoux avec lui.

D'un signe discret, Zoar Khan signifia au serviteur qu'il avait à remplir le verre que Bill venait de vider d'un trait, puis il déclara :

— Si ce Helbra et le Soleil de Vichnou étaient ici, je le saurais. J'ai ma police moi aussi.

Depuis un moment, Sandrah paraissait rêveuse.

— Si seulement nous pouvions connaître l'identité du grand maître des Frères de Vichnou !... Mais jamais personne n'a pu percer son incognito, n'est-ce pas ?

Le Maharajah secoua la tête.

— Personne, en effet, dit-il. Jusqu'ici ce personnage a su demeurer dans l'ombre.

La conversation dériva ensuite sur des sujets futiles, et qui n'avaient qu'un lointain rapport, ou parfois pas de rapport du tout, avec les bijoux disparus. Malgré tous leurs efforts, les trois Européens ne devaient réussir à tirer le moindre renseignement du Maharajah qui, réellement, semblait décidé à jouer les Ponce Pilate et à se laver les mains de toute l'affaire. Après avoir décliné l'offre de leur hôte à les retenir pour le dîner, Bob Morane, Bill Ballantine et Sandrah prirent congé, pour se

mettre en quête d'un hôtel dont ils feraient leur quartier général.

XII

Les hôtels de Badhapur ne payaient pas de mine, et ils dataient tous au moins de l'époque victorienne. Celui que les trois amis choisirent leur semblait un peu moins sale et plus confortable que les autres, ce qui motiva leur choix. Quand, ce midi-là, ils furent attablés dans la salle à manger vétuste, où un grand *punka*, mû encore par des bras humains, essayait en vain d'entretenir un peu de fraîcheur, tout naturellement la conversation s'aiguilla sur le Maharajah. Ce fut Sandrah qui observa :

— Zoar Khan se fait des illusions sur l'excellence de sa police privée. Logiquement, celle-ci aurait dû réussir à percer le mystère pesant sur le grand maître des Frères de Vichnou.

— En effet, reconnut Bob. Tout compte fait, ce grand maître est l'ennemi du Maharajah.

— Peut-être, après tout, glissa Ballantine, Zoar Khan sous-estime-t-il réellement les Frères de Vichnou, comme il nous l'a laissé entendre.

— Peut-être, murmura Morane, le front soucieux. Peut-être...

Il releva la tête vers Miss Clark, pour lui demander directement :

— Pourriez-vous me dire, Sandrah, pour quelle raison le Maharajah a vendu ses bijoux à la maison londonienne dont vous êtes la déléguée ?

— Je n'ai pas assisté personnellement aux transactions, répondit la jeune fille. J'ai entendu dire seulement que Khan avait besoin d'argent et que, pour cela, il lui fallait réaliser une partie de son trésor.

— Bizarre, fit Bob. Avez-vous vu le luxe dans lequel il vit ? Vraiment, pour quelqu'un privé de ressources...

— Il peut avoir jeté l'argent par les fenêtres et se trouver provisoirement gêné, suggéra Bill Ballantine. S'il était si riche, il

ne porterait pas un vulgaire bouchon de carafe à son turban. Une pierre de pareille taille ne peut être que du toc.

— Vous vous trompez, Bill, dit vivement Sandrah. Ce diamant est une authentique merveille. Il ne doit pas y en avoir beaucoup de semblables dans le monde.

Bill paraissait interloqué.

— Il vaudrait tant que ça ? interrogea-t-il d'un ton sceptique.

— Plus que vous ne le pensez sans doute, Bill. À première vue, il doit peser dans les 40 carats. Le Hope qui pèse, lui, 45 carats et demi et fut volé, dit-on, au front d'une idole de Rama, dans un temple birman, est évalué à un million de dollars.

— Et les bijoux que le Maharajah a cédés aux joailliers de Londres, combien valaient-ils ? questionna Bob.

— À peu près la même somme : un million de dollars.

— C'est tout de même étrange, fit rêveusement Bob Morane, que ce prince risque son trône en se défaisant du Soleil de Vichnou, alors qu'il lui suffisait, pour redorer son blason, de vendre le diamant qu'il porte à son turban. Le remplacer par un caillou plus modeste ne lui aurait pas fait tellement de mal... Vous êtes sûre, Sandrah, qu'il s'agissait d'un vrai diamant ?

— Absolument... Je m'y connais et une imitation ne m'aurait pas trompée, même vue à plusieurs mètres.

Une soudaine inquiétude sembla s'emparer de la jeune fille. Elle se pencha vers Morane et posa une main sur la sienne.

— Bob, nous retrouverons les bijoux n'est-ce pas ?

Il eut un hochement de tête affirmatif.

— Je n'ai jamais abandonné une aventure avant de l'avoir menée à bien, assura-t-il. Soyez tranquille, petite fille, je retrouverai les bijoux, et Bill et vous m'y aiderez.

— À vrai dire, Bob Morane se demandait comment il allait s'y prendre. Il n'avait pas le moindre indice lui permettant de se lancer sur la piste de Helbra. Il y avait tout juste les affirmations du Frère de Vichnou que Bill avait fait parler, et l'homme pouvait avoir menti. Helbra pouvait se trouver à Badhapur, ce qui était probable, mais également être ailleurs.

— « Peut-être aurais-je mieux fait de confier l'enquête à la police », songea Bob. À vrai dire, en repassant par Calcutta, la veille, avant de prendre le chemin de Badhapur, il avait tenté de

se mettre en rapport avec Sheela Khan, mais celui-ci n'était pas encore rentré de son périple aux frontières du Sikkim, et tout ce que Bob avait pu faire, c'avait été de lui laisser un pli urgent, dans lequel il lui expliquait rapidement toute l'affaire et le mettait au courant de son départ pour Badhapur.

Le déjeuner, qui était détestable – la viande trop cuite et les légumes douteux –, fut expédié sans trop de formalités. Chacun passa ensuite dans sa chambre afin d'y faire une indispensable sieste. Mais Morane s'était à peine allongé sur son lit qu'une pierre, lancée avec force du dehors, passa par la fenêtre ouverte et vint rebondir sur le tapis pelé.

Rapidement, Bob bondit sur ses pieds et courut à la croisée mais, dans le petit jardin surchauffé d'où montait l'odeur entêtante des canneliers, tout était figé et immobile.

— J'ai peut-être été rapide, murmura le Français, mais mon lanceur de caillou l'a été plus que moi encore.

Il ramassa la pierre et déplia le papier qui l'entourait. Il le défroissa et lut : Si vous voulez des détails sur le Soleil de Vichnou, soyez aujourd'hui, à minuit, au temple de Kali.

Sans se risquer à commenter cet étrange rendez-vous, Bob glissa le message dans son portefeuille, puis il s'étendit à nouveau sur sa couche en s'efforçant de ne penser à rien, et surtout pas aux Frères de Vichnou.

Vers quatre heures, il se réveilla, se doucha et redescendit dans la salle du restaurant, où il retrouva ses amis autour d'une tasse de thé. Rapidement, il les mit au courant du dernier événement.

La réaction de Ballantine fut bien telle qu'il l'attendait. Le géant haussa ses lourdes épaules et conclut d'une voix rauque :

— Ces gens-là sont vraiment naïfs, pour croire... C'est un piège, commandant... N'y allez pas...

— Merci du conseil, mon vieux Bill, fit Morane en riant. Ça sent en effet le traquenard à cent lieues. Sois rassuré : ces messieurs ne me verront pas.

— C'est peut-être un piège, intervint Sandrah, mais c'est également la seule chance que nous ayons de trouver la piste de Helbra et – qui sait ? – de trouver un allié en la personne de l'homme qui a lancé ou fait lancer le message... Puisque je suis

responsable de la perte des bijoux, c'est moi qui irai cette nuit au temple de Kali.

Après avoir vainement tenté de dissuader la courageuse jeune fille, Bob Morane devait se rendre compte qu'elle n'en ferait qu'à sa tête. Pour couper court à toute discussion, il décréta :

— Vous avez gagné, Sandrah. Quelqu'un ira ce soir au temple de Kali, mais ce sera moi. Ne vous ai-je pas dit tantôt que je n'abandonnais jamais une aventure avant de l'avoir menée à bien ?... Je serai armé et Bill, armé également, me suivra à un quart d'heure... Nous verrons bien ce que ces messieurs ont dans le ventre... Les Indiens assurent que celui qui reste seul jusqu'à l'aurore dans un temple de Kali devient aussi sage que Brahma lui-même, ou qu'il est retrouvé fou le lendemain matin... Je veux risquer de devenir sage. Et peu importe si Kali est la déesse de la mort !

*

Le temple de Kali se dressait, un peu hors de la ville, au centre d'une plaine déserte, entourée de collines basses. Pour ne pas se faire trop facilement repérer, Morane avait laissé la voiture à l'hôtel et s'était avancé à pied, marchant avec précaution, attentif à tous les bruits suspects. Il avait emporté deux automatiques, l'un glissé dans sa ceinture, l'autre enfoui dans une des poches de sa veste, et cela contribuait à lui donner de la contenance.

Il fallut environ une heure à Morane pour atteindre le perron permettant d'accéder à la porte du sanctuaire lui-même. Il jeta un rapide coup d'œil au cadran lumineux de sa montre-bracelet, et il se rendit compte qu'il était exactement minuit moins cinq. Il sourit, heureux de constater qu'il avait parfaitement évalué le temps nécessaire à sa petite promenade nocturne.

Lentement, Morane gravit les degrés et atteignit la porte monumentale qui, sous une simple poussée, tourna sans bruit sur ses gonds.

Quelques pas, et Bob se trouva sous le *goporam*, large tour pyramidale qui servait un peu de vestibule à l'édifice.

Avançant à pas feutrés, le Français longea des couloirs ténébreux, d'où jaillissaient des masques de démons grimaçants, de dieux bicornus et d'animaux funambulesques, véritables cauchemars sculptés dans la pierre. Désagréablement impressionné par ces monstres pétrifiés qui, dans la pénombre, tendaient vers lui leurs bras griffus, Bob tâta machinalement la crosse de l'arme passée dans sa ceinture, et cela lui rendit une fois encore une partie de son assurance.

Finalement, il devait atteindre une petite salle, de dix mètres sur dix environ, où régnait une assez vive clarté produite par des torches fichées dans des anneaux de fer scellés aux parois. Mais ce fut la statue qui, aussitôt, attira l'attention de Morane. Elle était gigantesque – 4 à 5 mètres de haut – et dressait son corps d'un bleu sombre contre la muraille du fond. Une longue chevelure noire tombait en torsades sur ses épaules et une ceinture faite de crânes humains enserrait sa taille, tandis que son cou s'ornait d'un collier de têtes fraîchement coupées, dont le sang coulait jusqu'à ses genoux. Sa langue, très rouge, immense, pendait hors de sa bouche barbelée de dents acérées. Telle était l'effigie de Kali, femme de Siva et déesse de la destruction et de la mort.

Très loin dans le temple, un gong résonna lugubrement, à plusieurs reprises. Tous ses sens en éveil, Bob demeurerait immobile, comme fasciné par la terrifiante statue de Kali et par le silence impressionnant régnant dans ce sanctuaire qu'il devinait plein de présences hostiles et mystérieuses...

Et, tout à coup, ce silence fut rompu par le son d'une voix grave qui semblait issue de la statue elle-même et qui disait :

— Approche, étranger... C'est la déesse Kali qui te parle... La déesse Kali aux quatre bras. Dans ses deux mains gauches, elle tient un crâne sanglant et un sabre aiguisé : c'est la mort. Mais ses deux bras droits ébauchent des gestes rassurants, par lesquels la déesse promet sa protection à ceux qui l'honorent : c'est la vie...

— Regarde ses trois yeux. Celui au milieu du front, orné d'un rubis, indique la connaissance et la sagesse. Oserais-tu, étranger, choisir entre cette sagesse et la mort ?

La voix se tut un instant, pour reprendre ensuite :

— Approche de la déesse et connais la vérité...

En dépit d'une résistance nerveuse à toute épreuve, Bob Morane n'avait pu s'empêcher de sursauter en s'entendant ainsi apostrophé par l'idole. Certes, il s'agissait là d'une mise en scène, il ne l'ignorait pas ; pourtant, il ne pouvait s'empêcher de se sentir impressionné. Redoutant un piège, il demeurait à distance respectueuse de la statue, sans pouvoir se résoudre à avancer ou à reculer.

— Approche, étranger, et connais la vérité, fit encore la voix.

Bob se décida soudain. Tirant l'automatique passé dans sa ceinture, il marcha à pas comptés vers l'idole, prêt à faire feu à la moindre alerte. Il avait presque atteint le pied de la statue, quand un bruit de déclic attira son attention. Un glissement de pierre contre pierre succéda presque aussitôt...

Et, brusquement, Morane comprit. Il voulut se rejeter en arrière, mais trop tard. Un trou béant venait de s'ouvrir sous ses pieds, et il se sentit aspiré vers le bas, comme sous l'effet d'une gigantesque suction...

XIII

À peine Bob Morane avait-il sombré dans le gouffre ouvert sous ses pas, qu'il sentit une vive douleur lui traverser le côté droit, tout à fait comme si on venait de le frapper d'un coup de bâton. Sa chute fut soudain ralentie, puis il y eut une brève secousse, donnant l'impression que quelque chose se rompait sous lui, et la chute reprit. Cependant, avec le sang-froid qui lui était coutumier, Bob avait eu le temps d'accrocher des deux mains une sorte de câble, épais comme le poignet et au bout duquel il resta suspendu.

Durant quelques instants, il demeura immobile, à ne pas croire au miracle, mais sa vie aventureuse était ainsi émaillée de dixièmes de secondes sauveurs. Vite, il reprit contact avec la réalité et, du pied, il chercha un appui. Il ne tarda pas à le trouver et, les pointes de ses chaussures solidement enfoncées dans ce qu'il jugea être un intervalle entre deux pierres, il put demeurer suspendu d'une seule main pour, de l'autre, tirer de sa poche la torche électrique miniature qui ne le quittait jamais et en diriger le faisceau lumineux au-dessus de sa tête.

Il reconnut aussitôt une sorte de puits, aux parois tapissées de pierres disjointes. La trappe, par laquelle il était tombé, s'était refermée. Quant à ce qui avait interrompu sa chute, c'était une vieille racine qui, s'étant glissée entre les moellons, s'était tendue à travers le puits. Par quel hasard ? Il ne tenta pas de le découvrir... Quand la racine, à demi pourrie, s'était brisée sous son poids, il avait réussi à agripper l'extrémité d'un des tronçons, ce qui avait arrêté l'irrémédiable plongée.

Pour se rendre compte à quoi il avait échappé, Morane braqua sa torche vers le bas et il réprima un frisson. Le fond du puits était rempli d'une eau noire et putride, à la surface de laquelle éclataient de grosses bulles et d'où montait une infecte odeur de décomposition.

— Ouf ! murmura Bob. Si j'étais tombé là-dedans, je ne me serais sans doute pas noyé, mais peut-être serais-je mort intoxiqué. On pourra dire tout ce que l'on voudra mais, même dans mon malheur, j'ai eu la baraka.

La baraka bien sûr, mais il n'était pas sauvé pour autant. À tout moment, le tronçon de racine pouvait céder, et ce serait une nouvelle chute, de quinze mètres de haut peut-être, et dans le bournier cette fois.

À nouveau, il braqua sa torche vers le haut, et il repéra bientôt, à deux mètres peut-être au-dessus de l'endroit où émergeait la racine, une ouverture ronde, d'un mètre de diamètre environ, et qui pouvait fort bien être l'amorce d'une galerie latérale.

« Si je pouvais atteindre ce trou, songea-t-il, j'y serais momentanément en sécurité... »

Lentement, afin d'éviter toute secousse à la liane, il se mit à grimper, le long de cette liane tout d'abord, puis en posant le bout des doigts et des pieds dans les interstices entre les moellons. Après avoir failli à plusieurs reprises être précipité dans le vide, il réussit à accrocher le rebord de l'ouverture pour, accomplissant un rétablissement, y glisser le corps tout entier.

Pendant quelques secondes, il demeura sur le ventre, haletant et heureux de s'en être tiré. Puis il se remit à songer aux choses sérieuses. Comme il avait éteint sa lampe pour avoir les mains libres au cours de l'ascension, il la tira à nouveau de sa poche et en pressa le déclic. Le cône de lumière lui révéla une galerie dont l'extrémité se perdait dans les ténèbres et dans laquelle il comprit qu'il lui faudrait s'enfoncer. En même temps, il songeait à Ballantine qui, on le sait, le suivait à un quart d'heure. Si son ami tombait dans le même piège que lui et dégringolait dans le puits, il n'aurait pas de racine pour freiner sa chute.

« Il me faut à tout prix regagner le temple pour prévenir Bill, songea-t-il, et lui éviter le pire... »

Il se mit à ramper sur le ventre, à l'intérieur de l'étroite galerie. Tout d'abord, ce fut facile. Puis, brusquement, sa lampe s'éteignit. Tout d'abord, Bob crut avoir poussé par mégarde le

commutateur. Il le fit jouer à plusieurs reprises, mais rien ne se passa. « Un faux contact sans doute », songea-t-il.

À tâtons, il ouvrit le boîtier. Pourtant, il eut beau, dans la mesure du possible, s'assurer de la parfaite connexion des bornes de la pile avec celles de la lampe elle-même, il ne trouva aucune raison à cette panne. Une seule solution demeurerait possible : la mise hors d'emploi de l'ampoule – et c'était sans remède.

En pestant contre le sort qui, alternant chance et malchance, le mettait ainsi sous le régime de la douche écossaise, Bob Morane fut bien contraint de continuer à ramper dans les ténèbres. Devant lui, sur les pierres visqueuses, il percevait la fuite de bêtes rampantes que la lumière avait jusqu'alors tenues éloignées. Sa plus grande terreur était de poser la main sur quelque serpent venimeux qui, se croyant attaqué, le mordrait. Ce serait alors une mort atroce, dans la solitude et le désespoir des ténèbres...

Cette progression aveugle devait heureusement être d'assez courte durée. Tout à coup, Morane sentit le froid d'un courant d'air descendre sur lui. Instinctivement, il leva la tête et perçut une lueur rougeoyante, assez vive. Il n'eut cependant pas le loisir de se demander d'où elle venait car, tout en regardant, il avait continué à ramper, et soudain le sol pierreux manqua devant lui et, sans qu'il pût se retenir, il roula sur une déclivité. Sa chute fut d'assez courte durée – quelques secondes au plus – et sans doute tout se serait-il achevé sans trop de mal si, arrivé au bas de la pente, sa nuque n'avait porté sur une pierre. Assommé, il avait aussitôt perdu connaissance...

*

Par la suite, il devait être difficile à Morane de dire combien de temps avait duré son évanouissement, car sa montre s'était brisée au cours de la chute. Il était probable cependant qu'il était demeuré assez longtemps inanimé : une demi-heure, ou peut-être même davantage.

Quand il reprit ses sens, son corps lui faisait mal partout, et il avait l'impression d'avoir été matraqué par-derrière. Il se massa la nuque et poussa un gémissement de douleur.

— Ben, mon vieux, murmura-t-il, faut pas tomber de haut pour se casser quelque chose.

Heureusement, il n'avait pas l'impression d'avoir quelque chose de cassé. Seulement cette douleur à la nuque...

Il se souvint alors des circonstances à la suite desquelles il était tombé et il leva la tête, pour retrouver la lueur rougeâtre qui, tantôt, avait attiré son attention. Elle avait une forme carrée et était quadrillée de lignes noires.

« Une ouverture fermée par une grille, songea-t-il. Quant à la lueur, elle doit être produite par un feu... »

Pourtant, quelque chose de nouveau devait retenir son intérêt : un bruit de voix venant, elles aussi, d'en haut. Et, parmi ces voix et bien qu'il ne pût distinguer les mots, il crut reconnaître celle de Bill Ballantine.

*

Bob Morane venait d'être sonné, pour employer le vocabulaire de la boxe, mais pourtant il avait retrouvé assez de lucidité pour comprendre que, si la voix de son ami lui parvenait, c'était que celui-ci n'était pas bien loin.

Une seconde voix, plus haute et plus fine, venait d'ailleurs de frapper son oreille : la voix de Miss Clark.

Toute son attention se concentrait à présent sur le rectangle de lumière.

— Bill et Sandrah sont là-haut, soliloqua-t-il, et ils ne sont pas seuls...

D'autres voix se mêlaient en effet à celles de l'Écossais et de l'Anglaise, mais elles étaient inconnues – ou moins connues – à Morane, et il ne pouvait les situer.

Il songea : « Faut absolument que j'arrive là-haut... »

Se redressant péniblement, il tâta les parois de la cheminée au fond de laquelle il se trouvait et, brusquement, il eut un sursaut de joie. Sa main venait de rencontrer un crampon de métal scellé dans la paroi, puis un autre plus haut.

« Une échelle de fer ! pensa-t-il. Juste ce qu'il me fallait... Allons, la baraka ne m'abandonne pas... »

Lentement, tâtonnant dans la pénombre, il se mit à grimper. Les crampons, bien que rouillés étaient toujours solides et il parvint bientôt à hauteur de la grille. Cette fois, les voix lui parvenaient plus nettes, et il reconnut infailliblement celles de Bill et de Sandrah. Les mots eux-mêmes étaient devenus distincts, et il pouvait saisir parfaitement ce que disaient son ami et la jeune fille.

— Vous pouvez nous garder prisonniers, déclarait Bill, mais à quoi cela vous servira-t-il ? On se mettra à notre recherche, et l'on finira bien par nous découvrir... Il y a une police pas trop mal organisée dans ce pays...

— D'autant plus, enchaînait Sandrah, que l'on sait à Londres que j'avais affaire avec le Maharajah de Badhapur. C'est immanquablement de ce côté que s'organiseront les recherches.

Une troisième voix, que Bob avait entendue déjà, mais qu'il ne pouvait identifier avec précision, se fit entendre. Elle disait :

— Vous garder prisonniers ?... Qui vous dit que c'est là notre intention ?

Un rire sinistre éclata, et une quatrième voix déclara :

— Pour tout vous dire, monsieur Ballantine, et vous, Miss Clark, nous connaissons un moyen beaucoup plus expéditif de nous assurer de votre silence.

Cette quatrième voix, Morane l'avait reconnue maintenant. C'était celle de Helbra. Alors, il voulut voir, se rendre compte de ce qui se passait à quelques mètres de lui à peine.

Les barreaux en quadrillés qui fermaient l'orifice de la cheminée n'étaient pas assez écartés pour livrer passage à un homme, mais Bob put néanmoins y glisser sa tête, pour prendre vue dans une assez vaste salle, au plafond bas, et qu'éclairaient plusieurs torches. À quelques mètres de lui, un groupe attira son attention. Tout d'abord, il reconnut Bill et Sandrah accroupis sur les dalles, les poignets et les chevilles entravés. Près d'eux se trouvaient Helbra et un quatrième personnage vêtu d'une longue robe et coiffé d'une cagoule dissimulant ses traits. Rien de lui n'apparaissait, sauf ses mains, qu'il avait très petites et soignées, et ce fut à cela que Morane le reconnut. En même

temps, il sut se trouver en présence du grand maître des Frères de Vichnou.

Mais Helbra avait repris la parole, pour demander, à l'adresse de l'homme à la cagoule :

— Pourquoi attendre, maître ?... Cet étranger et cette femme connaissent trop de nos secrets... Ils doivent périr sans tarder, tout comme a péri leur complice, à présent noyé au fond du puits.

— Tu as raison, Helbra, fit le personnage masqué. Ils doivent périr sans retard.

L'homme à la cagoule leva la main et quelque chose brilla au creux de sa paume. Bob reconnut aussitôt les scintillements des émeraudes et des diamants du Soleil de Vichnou. Alors seulement, son attention fut attirée par un groupe d'individus anonymes, tous des Indiens, d'où montaient des murmures admiratifs.

— Quand nos ennemis seront morts, avait continué l'homme masqué, le Soleil de Vichnou nous donnera la victoire et nous permettra de rétablir l'ancien ordre du royaume de Badhapur... Fais ton office, Helbra.

L'interpellé avait glissé la main sous sa veste, pour en tirer un automatique. Alors, aussitôt, Bob comprit que les vies de Bill et de Sandrah étaient en danger, et il se félicita d'avoir emporté une seconde arme, car il avait perdu la première lors de sa chute dans le puits. Vite, il tira le revolver et, glissant le bras à travers les barreaux, il ajusta Helbra, au moment où celui-ci pointait le canon de son automatique vers la tempe de Ballantine. Pourtant le misérable n'eut pas le loisir de faire feu, car la balle de Morane l'atteignit en plein front, et il bascula en arrière, à la façon d'une silhouette dans un stand de tir.

Au tonnerre de la détonation, un grand silence succéda, puis toutes les têtes se tournèrent vers l'ouverture de la cheminée, qui se trouvait dans l'ombre.

Un éclat de rire échappa à l'homme à la cagoule.

— Voilà ce qui s'appelle bien jouer, monsieur Morane !... Mais bien jouer ne veut pas dire nécessairement gagner... Mes hommes sont trop nombreux : vous ne pourrez les tuer tous...

Et il hurla, à l'adresse du groupe anonyme :

— Courez à lui et rejetez-le au fond de son trou !

Comprenant que sa seule chance de s'en tirer, et de sauver Bill et Sandrah en même temps, serait de tuer le grand maître, Morane le visa, mais trop tard. Déjà, la bande fanatisée des Frères de Vichnou formait écran entre le tireur et lui.

Ils étaient une vingtaine qui se dirigeaient maintenant, à pas comptés, vers la grille, et Bob n'avait plus que cinq balles dans son arme. Quand il les aurait tirées, il se trouverait livré sans défense aux survivants. Des pieds écraseraient ses mains, le frapperaient à la tête, et il irait se briser les os sur les dalles tapissant le fond de la cheminée.

— Reculez, hurla-t-il, ou je tire dans le tas !...

Ils continuèrent à avancer, comme si tous méprisaient la mort.

— Reculez ! hurla encore le Français.

Cet ordre n'eut pas plus d'effet que le précédent, et les Frères de Vichnou n'étaient plus qu'à deux mètres de la grille. À un mètre...

— Alors, quelqu'un cria :

— Demeurez tous où vous êtes, ou pas un seul d'entre vous ne sortira vivant d'ici...

Cette voix, Bob Morane la reconnut aussitôt. C'était une voix claironnante et ferme, celle d'un homme habitué à commander. La voix du chef de la police de Calcutta, du grand manitou des services de contre-espionnage indiens.

La voix de Sheela Khan...

XIV

La salle grouillait à présent de policiers en civil et en uniforme, et les Frères de Vichnou, ainsi que l'homme à la cagoule, étaient tenus sous bonne garde. À l'aide d'une barre de fer, on avait fait sauter la chaîne tenant la grille fermée. Celle-ci avait été soulevée, et Bob Morane avait pu sortir de cette cheminée qui avait bien failli devenir son tombeau. Mais Sheela Khan s'était modestement soustrait à toute marque de reconnaissance.

C'était un homme en pleine force de l'âge, haut de taille et large d'épaules, aux cheveux grisonnants qui tranchaient net sur la peau bistrée de son visage aux traits réguliers. Une force tranquille émanait de lui, celle que donne la puissance, car cet homme était un des maîtres de l'Inde.

— Inutile de me remercier, Bob, avait-il déclaré, car la chance seule m'a permis d'intervenir. Ce matin, rentrant à Calcutta, j'ai trouvé votre message et, aussitôt, j'ai gagné Badhapur avec mes hommes. Il m'avait fallu cependant le temps de préparer cette expédition et, quand nous sommes arrivés à Badhapur, il était tard déjà. Il nous fallut découvrir l'hôtel où vous étiez descendus, vos amis et vous. Mais là, plus personne...

— Les Frères de Vichnou étaient venus me prendre tout de suite après votre départ, Bob, expliqua Sandrah qui avait été libérée en même temps que Bill. J'ai dû les suivre contre mon gré.

— En ce qui me concerne, glissa à son tour Ballantine, j'ai été capturé avant même d'atteindre le temple.

Mais Sheela Khan continuait, s'adressant toujours directement à Morane :

— À l'hôtel, votre piste se perdait. Mais, là encore, le sort me servit. Dans votre chambre, je trouvai un papier par lequel on vous donnait rendez-vous à minuit au temple de Vichnou... Il est inutile de vous expliquer la suite.

Sheela Khan se tourna vers le groupe des prisonniers, pour ajouter :

— Depuis un moment, je m'intéressais aux Frères de Vichnou, mais les événements du Sikkim en avaient provisoirement détourné mon attention... Pourtant, je crois que les voilà définitivement mis hors d'état de nuire maintenant. Les bijoux ont été retrouvés auprès de Helbra et, avec un peu de chance, nous avons capturé là les principaux chefs du parti...

— Et même leur grand maître, déclara Morane.

Il marcha vers l'homme à la cagoule et, avant de lui arracher son masque, il reprit :

— Laissez-moi vous présenter l'homme qui, dans l'ombre, tirait les ficelles : Zoan Khan, Maharajah de Badhapur...

La cagoule tomba et le visage contrit du potentat apparut.

— Je l'ai tout de suite reconnu à ses mains, expliqua Morane. Je les avais remarquées ce matin, lors de notre visite au palais. De vraies mains de poupée.

— Ouais, mais une bien sale âme, lança Bill. Quand on pense que ce triste sire voulait nous retenir à déjeuner... Pouah ! j'aurais préféré être condamné à manger des scorpions tout le reste de mon existence.

Bob Morane parut ne pas avoir entendu la remarque imagée de son compagnon, car il avait continué :

— Zoan Khan avait la nostalgie de sa puissance royale en grande partie déchue depuis l'avènement de la république. Pourtant, il était assez réaliste pour comprendre que le passé était le passé, et qu'il fallait repartir sur des bases nouvelles. Pour cela, il créa le parti des Frères de Vichnou, en lui donnant le bijou du même nom pour emblème. Peut-être même espérait-il que le mouvement s'étendrait à toute l'Inde, dont il deviendrait le chef suprême. Cependant, pour commencer sa révolution, il lui fallait de l'argent. Il imagina donc de vendre une partie des bijoux de son trésor, pour les voler ensuite. De cette façon, il gagnait sur tous les tableaux. Et il faillit bien réussir, si...

— Si le valeureux commandant Morane ne s'était par hasard trouvé sur son chemin, enchaîna Sheela Khan avec un rire bien rodé d'homme sûr de soi et de ses effets.

En un geste de chanteur poussant sa note finale, Bill Ballantine porta une main à son cœur et tendit l'autre bras, pour déclamer :

— Où Bob Morane passe, le méchant trépassé !... Si vous voulez vous débarrasser de vos ennemis, gentes dames, essayez l'aspirateur Bob Morane. Il vous fera place nette, et il fonctionne sur tous les courants... Avec Bob Morane, c'est une vie heureuse assurée !

Mais Bob, lui, écoutait à peine les clowneries de son ami. Il avait surpris, dans les regards de Sandrah Clark, une intense expression de reconnaissance à son égard. Il se passa la main droite ouverte dans les cheveux, ce qui était chez lui un signe d'embarras. Il avait eu de la chance, tout simplement, et voilà qu'on le considérait un peu comme un héros. Comme si on avait jamais décoré de la Légion d'Honneur un heureux gagnant du tiercé !

Il regarda Sandrah droit dans les yeux et lança, comme s'il voulait s'excuser :

— La baraka, petite fille... Rien que la baraka !

FIN

LES PRESSES DE GERARD & C°
65, rue de Limbourg, Verviers (Belgique)
D. 1969/0099/2

NOTES

Les rajahs

Le mot rajahs signifie roi absolu. Cependant, ces princes hindous devinrent tributaires de la dynastie mongole d'origine timûride qui régna sur l'Inde depuis le début du XVI^e siècle jusqu'au début du XIX^e siècle. Le chef de cette dynastie était le Grand Moghol, descendant de Timûr Lang (Tamerlan).

Quelques rajahs, mus par un sentiment d'indépendance, se retirèrent dans des montagnes inaccessibles comprenant le territoire qui sépare les Seikhs des Mahrattes. Ils jouissaient d'un grand prestige social et se prétendaient d'origine divine.

Le plus considérable de ces rajahs était celui de Sedussia, dont la capitale était Usépour. Il avait la prétention de descendre de Porus, l'adversaire malchanceux d'Alexandre le Grand ; tous les princes de sa famille prenaient le titre de rana. Ce rajah pouvait mettre 250 000 hommes sur pied ; mais il ne fut cependant pas le plus puissant rajah que connut l'Inde.

Peu à peu, avec la conquête des Indes par les Européens, l'esprit d'indépendance se perdit.

Après des guerres sanglantes, auxquelles la rivalité des Français et des Anglais, vint donner un nouvel aliment, les rajahs devinrent tributaires de l'Angleterre ; ils l'avaient été précédemment des empereurs mahométans et du Grand Moghol.

Après s'être séparés de l'empire Moghol, les radjpoutes durent s'incliner devant l'armée anglaise, non sans avoir opposé la plus vive résistance à la Compagnie anglaise.

À la fin du XVIII^e siècle, Hyder-Ali, un rajah devenu fort célèbre, régna sur Mysore après s'être emparé du pouvoir lors

d'un conflit survenu entre son prédécesseur et les ministres de celui-ci.

Son fils, Tippoo-Saëb, continua la guerre contre les Anglais. Tué lors d'une bataille, les Anglais divisèrent son empire et mirent à la tête de ce qui restait du royaume de Mysore, un descendant des anciens rajahs, auquel ils eurent soin de ne laisser qu'une ombre d'indépendance. Depuis cette époque, les rajahs furent le plus souvent des rois fainéants auxquels les Anglais servaient de maires du palais.

Après la soumission des radjpoutes, l'Inde entière fut sous protectorat anglais.

Cependant dans les Indes orientales, quelques rajahs parvinrent à conserver leur indépendance.

Il est à remarquer que les princes de souche mahométane étaient appelés nabab ou nowab alors que ceux de souche hindoue étaient appelés rana ou rajab.

Les plus importants parmi ceux-ci furent les rajahs de Mysore, de Jaïpour, de Udaïpour et d'Hyderabad.

Le titre supérieur à celui de rajah est celui de maharajah (grand roi), réservé jadis aux rois de l'Inde et qu'ont porté jusqu'à ce jour les souverains de Lahore (Pakistan occidental).

Il est également important de ne pas confondre le titre de rajah avec le nom de raïas ou rayahs, que la Porte Ottomane donnait à ses sujets non musulmans.